

LA VIE À DIBADI

CHAPITRE 1

Vincent avait dix-neuf ans. Il est inutile de rappeler pour quelles raisons il avait décidé de quitter son pays: il a toujours été assez vague dans ses explications, se contredisant même, parfois. Certains racontent qu'il avait commencé d'apprendre le dibadien en prison, mais c'est certainement faux.

En ce milieu du 21^e siècle, seule la métropole de Dibadi offrait une opportunité aux candidats à l'immigration . Les conditions étaient simples : il fallait parler, lire et écrire le dibadien, prendre un nom dibadien et se convertir à la religion locale, le konachoustaï. Les dirigeants dibadiens considéraient qu'une population aussi diverse ne pouvait être gouvernée que si elle était culturellement aussi homogène que possible, le monolithisme culturel étant censé contrebalancer l'infinie diversité raciale des Dibadiens.

En contrepartie, il n'y avait ni visite médicale, ni conditions de moralité, ni aptitude professionnelle particulière exigée pour les candidats. Les Dibadiens essayaient quand même d'accueillir un nombre à peu près égal d'hommes et de femmes par tranche d'âge. Beaucoup d'immigrants venaient en couple, parfois avec des enfants, mais en général les hommes étant bien plus nombreux que les femmes à vouloir émigrer. C'est pourquoi le gouvernement dibadien avait conclu un accord avec un certain nombre de pays : les femmes pouvaient immigrer plus facilement, sous la seule condition de parler, un peu, le dibadien, et d'accepter de changer de nom et de religion. En ce siècle où la population mondiale avait commencé à diminuer, souvent dans la violence et l'horreur, certains dictateurs en profitaient pour se débarrasser des femmes des peuples vaincus, ce qui leur épargnait la peine d'avoir à les laisser mourir de faim dans des camps, tout en leur rapportant quelques devises. Des peuples entiers ont ainsi disparu.

Les femmes, hébétées par le malheur, étaient hébergées quelques mois dans des centres de transit, où des missionnaires konachoustaï tentaient de leur apprendre quelques centaines de mots dibadiens et à reconnaître les lettres de l'alphabet Deseret. Le dibadien étant encore très proche du pidgin dont il était issu, il n'était pas nécessaire de s'appesantir sur la grammaire. Les missionnaires mettaient plutôt l'accent sur l'apprentissage des règles élémentaires de la vie dans une société urbaine : respect de l'autorité, hygiène, usage de la monnaie, utilisation d'appareils électriques et de téléphones portables, que la plupart de ces femmes, en général très jeunes et parfois chargées d'enfants, n'avaient jamais vu.

Vincent avait acheté deux livres et un disque compact pour apprendre le dibadien :

Le premier livre s'appelait "Eikanem ye Tlatayetgo", le Récit du Voyageur. C'était un petit volume au format "Livre de Poche", d'environ quatre cent pages, avec trente-sept lignes par page et en moyenne sept mots par ligne.

Sur la page de gauche, le texte en dibadien : les aventures pittoresques et amusantes de Chim le Voyageur, ses conversations souvent triviales, et en même temps une description de la religion konachoustaï. Celle-ci est fondée sur un panthéisme basique : l'univers est divin, l'homme en fait partie, comme toute chose, et lorsqu'il meurt il retourne à l'indifférencié dont il est issu, comme une goutte d'eau retourne à l'océan. S'y ajoutent des rituels plus ou moins universels, avec un clergé marié et fonctionnarisé, la pratique de la méditation, de la prière aux vieilles divinités chinook, et quelques superstitions en option, comme la croyance aux fantômes et aux démons.

Vincent avait souri en lisant, page après page, les passages relatifs au konachoustaï et les descriptions des temples et des cérémonies qui s'y déroulaient dans les vapeurs de l'encens : les prêtres étaient des fonctionnaires, et ils ne croyaient sans doute à rien, mais cela n'avait aucune importance. L'objectif des Dibadiens était d'unifier une population venue de tous les coins de la planète.

"Eikanem ye Tlatayetgo" raconte aussi comment les apostats, ceux qui renient le konachoustaï ou refusent de le transmettre à leurs enfants, sont sévèrement punis : les dirigeants Dibadiens n'aiment pas qu'on les prenne pour des idiots.

Les 200 pages en dibadien comptaient environ vingt-cinq mille mots, selon les calculs de Vincent. Le livre était écrit en dibadien standard avec un vocabulaire de cinq mille mots. Chaque mot revenait au moins deux fois dans le texte. Il suffisait donc, en théorie, de lire et de relire le livre pour avoir une connaissance au moins passive du

dibadien. Ces cinq mille mots sont utilisés par les média officiels (radio, journaux, télévision) et par les services publics. Il est possible de vivre tout à fait normalement à Dibadi en ne connaissant que ce vocabulaire. Les termes spécialisés, qui sont plusieurs centaines de milliers, ne sont connus que des gens qui les utilisent : techniciens, médecins, etc. Il existe aussi un dibadien littéraire de plusieurs dizaines de milliers de mots.

Sur la page de droite, la traduction en français, ligne par ligne, et aussi proche du texte dibadien que possible. Vincent s'en servait au début, mais il avait vite choisi de la cacher sous une feuille pour ne pas être distrait.

Le deuxième livre était un dictionnaire français-dibadien et dibadien-français, également au format livre de poche, avec en guise de préface une grammaire dibadienne d'une cinquantaine de pages.

Le disque compact était le texte de "Eikanem ye Tlatayetgo" lu par plusieurs acteurs avec un accompagnement sonore : bruitage, musique, etc.

C'était tout. Vincent avait lu et relu "Eikanem ye Tlatayetgo". Il lui avait fallu des mois pour être réellement familiarisé avec l'alphabet Deseret, d'ailleurs très simple mais souvent imprimé dans des polices de caractère qui ne laissent pas d'espace entre certaines lettres, donnant l'impression d'un grand nombre de signes différents.

Il avait écouté et réécouté le disque compact. Il avait recopié les dialogues et il les lisait à haute voix, jusqu'à les connaître presque par coeur, en imitant la prononciation des acteurs.

Vincent avait peur que ce ne soit pas suffisant pour parler couramment la langue. Mais il était seul et à l'époque on ne pouvait déjà plus compter sur l'Internet. Alors Vincent écrivait des listes de questions, et il y répondait à haute voix, en enregistrant ses réponses au magnétophone. Au bout de quelques mois d'exercices quotidiens, il sentait qu'il était à l'aise dans des conversations du style :

_ Monsieur, savez-vous où se trouve la rue des Trois Soeurs ?
_ C'est la troisième à gauche, juste après la boulangerie.

En dibadien, cela donnait :

_ **Chetenche, nak tlët këmtëk ka Tlun Atsda wehët?**
_ **Usz tluni sitau, dilet kimta epankha.**

Vincent faisait aussi des traductions, mais il ne pouvait jamais être sûr de ne pas faire d'erreurs, faute de professeur.

Finalement, le jour du passage arriva. Il se rendit au consulat dibadien. Une foule de candidats faisait la queue. Comme lui, ils avaient un sac à dos ou une valise de dix kilos, le maximum autorisé. Au bout de deux heures d'attente on le fit entrer dans un bureau miteux qui sentait l'encre et la poussière. Un homme corpulent et une femme aux yeux clairs l'accueillirent en dibadien avec une politesse de pure forme. L'homme lui fit faire une dictée d'une dizaine de lignes, en articulant les mots avec plus de précision qu'il n'est habituel en dibadien :

Otlakh chi mutso siphid esha...

Le soleil se levait au-dessus de la montagne...

La dictée faisait environ cinq lignes. Vincent était stupéfait de la simplicité de l'exercice.

"Maintenant, écrivez la date en dibadien" dit la femme.

Vincent fit ce qu'elle demandait. L'homme prit la feuille et y jeta un coup d'oeil :

"*Ilip tlush...* Très bien. Maintenant, vous allez remplir le reste du formulaire, en écrivant votre nom en français" dit-il en lui rendant la feuille.

L'homme parlait dibadien, et Vincent était stupéfait de tout comprendre. Même le mot "formulaire", qui en dibadien se dit "papier de questions".

Vincent écrivit son nom et sa date de naissance, et indiqua sa taille en centimètres. Il écrivit **Hë** (oui) en face de la question "Le konachoustaï est-il votre religion ?"

Il n'y avait pas d'autre question. Sur les instructions de la femme il appliqua le bout de ses pouces sur un tampon encreur et les pressa sur le formulaire, là où il était écrit en dibadien "pouce gauche" et "pouce droit". La femme l'aida à bien imprimer ses empreintes digitales sur le document et à essuyer ses doigts avec un mouchoir en papier.

L'homme écrivit quelque chose sur la feuille, la photocopia et donna la photocopie à Vincent :

"Maintenant, vous n'êtes plus Vincent Chafrichetaine, vous êtes Mantolo Haiakkhuch, citoyen dibadien. Je viens de l'écrire sur la feuille. Gardez-la bien, c'est votre billet de transport pour Dibadi et votre carte d'identité. Votre nouveau nom a été choisi au hasard sur une liste faite par ordinateur, j'espère qu'il vous plaît, sinon c'est pareil. Maintenant, sortez par cette porte et suivez les flèches blanches. Vous arriverez dans une cour. Montez dans l'autobus et faites ce que vous diront les Dibadiens en uniforme marron."

Cette fois-ci, l'homme s'était laissé aller à parler à un rythme plus rapide. Vincent, dont la tête tournait, devina plus qu'il ne comprit le sens de ses paroles.

Ce n'est qu'une fois assis dans l'autobus qu'il se rendit compte de ce qui venait de lui arriver. En quelques minutes, il venait de changer de nationalité et même de nom. Haiakkhuch... *loup rapide*. Il se dit que cela aurait pu être pire.

CHAPITRE 2

Lorsque le dernier candidat fut passé, Mungpan et Tëkoptagi, l'homme et la femme qui avaient fait passer l'examen de passage à Vincent, virent enfin arriver la fin de leur journée de travail.

"Quarante-sept candidats aujourd'hui, c'est infernal !" dit Tëkoptagi, la femme aux yeux bleus. "Et il y a quinze bureaux comme le nôtre dans ce bâtiment !"

"Je vais faxer les formulaires" dit le gros Mungpan. "Le Ministère de la Population va pouvoir leur ouvrir des dossiers, aux candidats qu'on a sélectionnés aujourd'hui. Je n'ai même pas relu les formulaires... Tant pis. S'il y a des erreurs dedans, on va encore se faire engueuler par le chef."

"Il m'énerve, le chef !" dit Tëkoptagi en faisant chauffer du thé sur une plaque électrique. "Il est payé à relire les formulaires remplis par les candidats, et à vérifier qu'on a bien tout faxé à Dibadi ! Facile, son job !"

"Tu changeras d'avis quand tu seras cheffe !" dit Mungpan en riant, tout en faisant passer les formulaires par groupe de dix dans le fax.

"C'est pas pour demain !" rétorqua Tëkoptagi en remplissant deux tasses de liquide sombre et chaud.

"C'est pas croyable" dit Mungpan. "Aujourd'hui, on a eu douze candidats qui ne savaient même pas écrire la date en dibadien. Ils repasseront l'examen dans six mois. Ils devraient savoir qu'on leur demande *toujours* d'écrire la date !"

"Tant pis pour eux, ils n'avaient qu'à mieux se préparer" dit Tëkoptagi en lui tendant une tasse fumante. Puis, sur un ton plus doux : "Je t'ai mis du sucre."

"Ah, merci" répondit Mungpan en mettant les quarante-sept formulaires dans un dossier de carton qu'il plaça sur une étagère. Près d'un tiers d'entre eux portaient une mention manuscrite indiquant que le candidat avait échoué.

Demain, avant le passage des candidats, Mungpan apporterait le dossier au chef, pour vérification. Et le chef lui remettrait une nouvelle liste de noms masculins et féminins créés par ordinateur. Chaque fois qu'ils attribuaient un nom dibadien à un candidat, Mungpan et Tëkoptagi devaient le rayer de la liste. Il arrivait que des employés négligents attribuent le même nom à deux ou même trois candidats différents, et cela créait la panique à Dibadi,

où les employés du Ministère de la Population se voyaient obligés de convoquer les homonymes ainsi créés et de leur donner des prénoms additionnels.

Tëkoptagi et Mungpan burent leur thé sans se presser. Le thé du soir était l'un de leurs rares moments de détente de la journée, avant le retour épuisant dans la cohue, en métro et autobus, jusqu'à leurs domiciles respectifs. Le café du matin, dans la cafétéria à côté du bureau du chef, avec la trentaine d'autres employés du Département B du Service de l'Immigration, était plus une conférence de travail qu'un moment de plaisir, et la pause déjeuner était toujours trop courte.

"Quand même" dit Mungpan, "Y'a des candidats qui m'énervent, des fois. Ceux qui indiquent que le konachoustai n'est pas leur religion... Qu'est-ce qu'ils croient, ceux-là ? Que Dibadi est une démocratie ? Ils pourraient quand même se donner la peine de lire les livrets d'information qu'on leur remet avec les bulletins d'inscription ! Pour immigrer à Dibadi, il faut se convertir au konachoustai !"

"On nous le reproche assez dans ce pays !" dit Tëkoptagi en hochant la tête. "A l'école, ma fille n'ose pas dire qu'elle est dibadienne."

CHAPITRE 3

Les heures passaient, et le car était toujours dans la cour du consulat. Un Dibadien avait expliqué à Vincent et aux autres candidats à l'immigration qu'il fallait attendre la fin de la journée, quand le dernier candidat serait passé.

Une employée avait amené une grande théière et des gobelets. Vincent et les autres candidats étaient sortis dans la cour, pour se dégourdir les jambes et discuter.

Il y avait très peu de femmes parmi eux. Vincent se retrouva en train de parler avec un homme aux cheveux gris et au visage rougeaud qui aurait pu être son père.

"Il ne me reste rien ici" dit l'homme aux cheveux gris. "Je suis divorcé, j'ai perdu mon travail, je n'arrive plus à payer mon loyer... A Dibadi je suis sûr d'avoir un travail, et normalement je retrouverai une femme, il y a autant de femmes que d'hommes parmi les immigrants et elles sont toutes disponibles, comme nous."

"Nous n'avons pas encore vu les femmes" objecta Vincent. "J'ai lu que c'étaient des survivantes des massacres de populations dans les pays en guerre, les vainqueurs les vendent aux Dibadiens."

"Et alors ?"

"Elles n'ont pas la même expérience de la vie que nous. La plupart n'ont pas eu d'éducation, elles ont vu leurs parents et leurs amis se faire massacrer, beaucoup ont été violées ou battues. Elles ont connu la misère, la peur, la faim."

"Attends de les avoir vues pour t'inquiéter. J'ai passé les trois dernières nuits à dormir dans un couloir de centre commercial, je n'avais plus un rond pour me payer une chambre. A mon âge, tu te rends compte ! J'en pleure de honte tous les jours. La seule chose qui m'inquiète, c'est l'hygiène... Elles ne doivent même pas savoir ce que c'est qu'une salle de bains !"

Vincent décida de changer de sujet de conversation :

"Moi c'est Vincent, et toi ?"

"Otlakhmin. Métal du soleil, ça me va bien. Je préfère oublier mon nom français dès aujourd'hui. Il ne me rappelle que des échecs."

Le soleil commençait à décliner quand le chauffeur dibadien annonça que le départ était imminent. Il fallut aller chercher deux ou trois jeunes gens qui étaient allés aux toilettes, et le long trajet vers Dibadi commença.

Une heure plus tard le car s'arrêta devant une gare de banlieue, où un train spécial avait été affrété. Un petit groupe de Dibadiens leur donna des sandwiches et des bouteilles d'eau minérale : leur dîner.

Il y avait aussi un groupe d'une cinquantaine de femmes, jeunes pour la plupart, et curieusement silencieuses, portant de gros sacs de toile en bandoulière. Elles étaient de tous les types physiques imaginables, et toutes pareillement vêtues de longues blouses marron qui leur tombaient sur les mollets. La plupart étaient pieds nus dans leurs sandales, malgré la température vespérale un peu fraîche.

"Tiens, je crois que voilà nos dames" dit Otlakhmin. "Tu as vu comme leurs cheveux sont courts ? Les Dibadiens ont dû leur raser le crâne pour éliminer les poux. Ils leur ont aussi donné des vêtements décents, quoique peu variés et pas du tout à la mode."

"On va voir si elles parlent français ou dibadien" dit Vincent sans conviction.

Mais il n'eut pas le temps d'engager la conversation avec les jeunes femmes. Les Dibadiens qui les cornaquaient annonçaient l'arrivée d'une personnalité.

Vincent se retrouva avec les autres dans un demi-cercle, regardant un vieillard dignement assis dans un fauteuil roulant.

"C'est un sénateur de Dibadi, il a cent cinquante ans !" dit l'un des Dibadiens. Vincent se demanda s'il avait bien compris. Il se tourna vers Otlakhmin :

"Il a bien dit cent cinquante ans ?"

"Oui, oui, *takēmēn quinēm tatlēm kolda*, cent cinquante ans."

Le sénateur manoeuvra avec dextérité son fauteuil électrique et se gara au milieu des immigrants. Vincent l'observa d'aussi près qu'il le pouvait. L'homme était vêtu d'une sorte de robe de chambre à capuchon, de couleur pourpre, dont les longues manches couvraient la moitié de ses mains protégées par un exosquelette articulé. On aurait dit qu'il portait des gants de métal, comme un chevalier du Moyen-Âge. Deux jambes de pantalon noir dépassaient de la robe de chambre. Les pieds chaussés de bottines reposaient sur une plaque de métal.

Le visage semblait fait de vieux cuir jaunâtre craquelé. Pas un centimètre de peau n'était épargné par les rides. D'épaisses lunettes de verre fumé dissimulaient son regard. Les montures supportaient deux petits ronds noirs qui étaient sans doute des oeillets de caméras cybernétiques. Le capuchon de la robe de chambre dissimulait le crâne et les oreilles.

Le sénateur portait un casque audio avec un petit micro devant sa bouche sans lèvres. Lorsqu'il parlait, les muscles de ses joues crevassées se contractaient spasmodiquement et ses lèvres s'entrouvraient sur des dents blanches et bien plantées, certainement artificielles.

Vincent fut surpris d'entendre une voix forte et profonde, bien qu'un peu rauque et sifflante. Il se demanda où était le haut-parleur : était-il dissimulé dans la minerve que le sénateur portait au cou ?

"*Tayida pi oquilda...* Messieurs et mesdames..." dit le sénateur en dibadien, lentement et en articulant chaque mot. "Mais je devrais déjà vous appeler citoyens (*chetencheda*) car vous avez réussi les tests de sélection. Je suis venu rencontrer les dirigeants de ce pays, et j'ai pensé qu'il était bon que je profite de cette occasion pour vous rencontrer vous aussi, et vous souhaiter par avance la bienvenue à Dibadi, où vous serez dans quelques jours. Comme vous le voyez, je suis très vieux, extrêmement vieux, et toujours vivant. Mi-homme, mi-machine. De plus en plus machine, à mesure que les années passent. Même mon cerveau est à moitié machine, maintenant. Mais je suis encore vivant, et chacun d'entre vous a la possibilité, s'il réussit et s'il a beaucoup de chance, de vivre au-delà des limites biologiques de l'animal humain. Comme moi. A bientôt à Dibadi !"

Vincent et ses compagnons applaudirent, mollement imités par les jeunes femmes en longues blouses marron, qui n'avaient peut-être pas compris grand chose au discours du vieil invalide.

Le sénateur fit faire un demi-tour à son fauteuil électrique se retira parmi les membres de sa suite. Vincent se retrouva dans le train. Il fut déçu d'apprendre que les femmes voyageaient dans des wagons à part. Lorsqu'il se confia à Otlakhmin, ce dernier éclata de rire :

"Tu ne pensais quand même pas que les Dibadiens allaient laisser les mariages se conclure dès le premier soir ?"

CHAPITRE 4

Le train se dirigeait vers l'est. Si tout se passait bien, Vincent et ses compagnons de voyage seraient à Dibadi dans une trentaine d'heures. Il faisait nuit. Vincent et Otlakhmin essayaient de s'endormir sur leur siège, mais ils n'y arrivaient pas. Le hasard avait mis en face d'eux dans le compartiment l'un des Dibadiens qui les escortaient. C'était un petit homme maigre et chauve, aux yeux bleus, vêtu du costume de toile brune caractéristique des Dibadiens.

"C'est assez extraordinaire qu'une langue artificielle comme le dibadien soit devenu la langue maternelle de plusieurs millions de personnes" dit Vincent, qui ne savait pas comment lancer la conversation.

"Oh, ça n'a rien d'extraordinaire, vous savez" répondit le Dibadien. "D'abord, le dibadien n'est pas vraiment une langue artificielle. Il y a plusieurs siècles il existait une langue appelée le jargon chinook, parlée dans le Nord-Ouest de l'Amérique du Nord. Bien plus tard, un groupe de savants, ou prétendus tels, réunis dans une société secrète, a décidé d'utiliser cette langue comme un code pour ses communications internes, qui devaient rester confidentielles. Leurs recherches, étendues sur plusieurs générations, leur ont permis de créer des cerveaux artificiels, comme vous le savez, et ce fut le début de leur puissance. Pour garder ces recherches inconnues de tous, ils avaient besoin d'un code, d'une langue connue d'eux seuls. Comme le jargon chinook n'avait ni un vocabulaire suffisant, ni une grammaire assez développée, certains de ces savants ont pris sur eux d'enrichir son vocabulaire, de perfectionner sa grammaire et de redéfinir sa phonologie. Rien de plus que ce qui a été fait pour bien d'autres langues qui ne sont pas artificielles pour autant, comme le hongrois et le finnois. Je reconnais qu'en ce qui concerne le dibadien, les manipulations linguistiques sont allées assez loin, plus loin que dans aucune autre langue.

Pour finir, l'un des savants, qui se trouvait être un mormon, a proposé d'utiliser l'alphabet Deseret des Mormons, proposition qui a été acceptée. Peu de gens savent lire ou même reconnaître l'alphabet mormon, qui n'a été utilisé que quelques années par les Mormons eux-mêmes."

Vincent secoua la tête : "Quelqu'un qui ne parlerait que le jargon chinook ne comprendrait pas un traître mot de dibadien."

Le Dibadien sourit : "C'est vrai. Disons que les savants qui utilisaient le dibadien dans leur correspondance secrète ont créé leur propre langue, comme les Amérindiens et les trappeurs canadiens et américains ont créé le jargon chinook pour faire du commerce. La création du dibadien s'est faite de façon naturelle, organique, comme celle du jargon chinook. Les savants créaient les mots dont ils avaient besoin et se les envoyaient par courrier. Ils ont développé ce qui existait déjà. La grammaire du dibadien est celle du jargon chinook, avec quelques ajouts : l'article préfixé, une dizaine de suffixes et préfixes, quelques figures de style, comme de dire 'la souris le chat a mangé' comme équivalent du passif français 'la souris a été mangée par le chat'. Tous ces ajouts tiennent sur moins d'une page de livre."

"Et la façon très particulière d'indiquer la date et l'heure !" s'exclama Vincent. "En voila une innovation d'importance !"

Le Dibadien hocha la tête : "Je le reconnais. Mais cela représente juste une vingtaine de mots et peut-être une page d'explication. A propos, je ne me suis pas présenté : je m'appelle Chon Khuchëk."

Vincent se présenta sous son nom dibadien : Mantolo. Il en revint à sa préoccupation première :

"Maintenant, plusieurs millions de personnes parlent le dibadien."

Khuchëk sourit. "Le dibadien est la langue des créatures sorties des laboratoires des savants. Ces créatures, cyborgs et robots, ont créé la ville de Dibadi, et y imposent leur langue. Je dois dire que j'ai joué un rôle dans

cette histoire. Le dibadien est la langue des doublages de films et de feuilletons télévisés. J'ai fait des doublages pendant des années. Par exemple, je devais traduire une phrase comme :

Où est-ce que t'étais passé ? Je t'ai attendu toute la soirée !

Cette phrase compte un certain nombre de syllabes, et elle a un rythme particulier. En dibadien, cela donne :

Go ka ati ang tlata? Chi nai mitlaitès patli tliptan!

Littéralement : Homme où es-tu allé ? J'ai attendu toute la soirée.

Le texte dibadien se dit dans le même espace de temps que le texte français, avec exactement le même nombre de syllabes, et presque la même proportion de syllabes ouvertes et fermées. C'est l'idéal pour un doublage de film. Ceci étant, l'acteur qui fait le doublage peut parler plus ou moins vite, si le nombre de syllabes ne correspond pas tout à fait entre les deux langues.

A noter, pour vous qui connaissez la langue depuis peu, que le plus grand nombre de syllabes fermées en dibadien ralentit l'élocution, mais c'est compensé par un nombre plus limité de phonèmes : en dibadien, on n'a pas besoin de prononcer avec autant de précision qu'en français ou en anglais. On peut parler très vite, comme en espagnol, une langue dont la phonologie est encore plus réduite que celle du dibadien.

Vous les immigrants, vous parlez plusieurs dizaines de langues différentes. Mais vous connaissez tous le dibadien, plus ou moins bien, donc vous avez tendance à parler dans cette langue, entre immigrants de langues maternelles différentes. C'est déjà bien, mais pour que la greffe prenne, il fallait, d'une part, faire du dibadien l'équivalent d'une grande langue de culture, comme l'anglais ou le français, et d'autre part livrer avec le dibadien une culture clé en main. Sinon, les immigrants parleraient l'anglais, qui est la langue de l'informatique et de tout ce qui est moderne et attirant à notre époque. Or, le dibadien n'a pas de culture originale. Même sa religion est faite d'éléments composites. Les cyborgs qui gouvernent le pays ont donc décidé d'annexer la culture la plus internationale qui soit, la culture par défaut de la planète entière, celle des aéroports et des feuilletons américains."

Otlakhmin, qui n'avait encore rien dit, intervint dans la conversation :

"Comment êtes-vous passé d'une langue secrète à la langue des feuilletons télévisés ?"

"Ah, ç'a été beaucoup de travail ! Comment dire, par exemple, '*Fais pas chier, connard, ou j't'en fous une*' dans une langue qui a été créée, dois-je le rappeler, par des savants pour communiquer entre eux par écrit sur des sujets hautement scientifiques ? En dibadien, cela donne :

Tlush kamuk, pelten, pëswik nai pak!

Littéralement : *Bon chien, idiot, sinon je frappe.*

Mes collègues et moi, nous étions très satisfaits : nous venions d'inventer une expression idiomatique : *Bon chien*, pour dire sois gentil, laisse moi tranquille, mais avec beaucoup de mépris et de vulgarité. Elle est entrée dans le vocabulaire dibadien courant, après avoir été utilisée dans les films et les romans policiers. Les immigrants regardent beaucoup de vidéos et essayent de parler comme les acteurs dont ils aiment le style."

Khuchëk se mit à rire tout seul :

"Les gens aiment la musique. Mes collègues et moi nous avons traduit tout le répertoire de Michaël Jackson, dont les chansons sont toujours appréciées si longtemps après son époque. Un chanteur dibadien est devenu riche et célèbre en chantant les chansons traduites par nous, sur la musique originale de Jackson ! Si ça vous intéresse, le Michaël Jackson dibadien s'appelle Taisuk Chonkal. On trouve ses disques dans toutes les boutiques de Dibadi."

Vincent demanda à Khuchëk, qui ne cessait de rire : "Et vous-même, comment avez-vous appris le dibadien ? Je vois que vous êtes francophone d'origine."

Le Dibadien redevint sérieux :

"Comme vous, j'ai passé un examen pour immigrer à Dibadi. Je crois que la première mouture du manuel de dibadien que j'utilisais a été écrite par un cyborg, un robot d'apparence humaine avec un cerveau artificiel."

CHAPITRE 5

La conversation avec Khuchèk continua pendant quelques heures, dévia sur des plaisanteries de corps de garde, et tout le monde finit par s'endormir sur son siège, au rythme des roues du train. Vincent se réveilla à l'aube, plein de courbatures et la gorge sèche. Il se souvint avec inquiétude que le train ne devait arriver à destination que la nuit suivante, bien après minuit.

Le compartiment sentait la sueur. Il n'y avait pas de douche dans le train. Vincent appréhendait la journée qui allait se dérouler.

Khuchèk venait de se réveiller. Vincent lui demanda d'un ton anxieux :

_ Quand est-ce qu'on mange ?

_ A huit heures, le train va s'arrêter dans une gare et un chariot roulant va passer dans les wagons. Il est interdit de descendre du train, d'accord ? Avant on laissait les passagers sortir, mais certains en profitaient pour se perdre dans la nature. Nous sommes ici dans un pays étranger, et les autorités locales n'aiment pas les vagabonds.

Vincent ne trouva rien à répondre. Il attendit l'arrêt du train en regardant le paysage par une fenêtre du couloir. Champs cultivés, villes endormies où alternaient jolies petites maisons et immeubles gris. C'était déjà l'aube. Il se surprit à envier les gens qui étaient bien tranquilles dans leurs chambres bien chauffées, en attendant de commencer une journée ordinaire. Tous ces gens ne se rendaient pas compte, c'était certain, de la chance extraordinaire qu'ils avaient de se réveiller au lit à côté de leur femme, et d'avoir la certitude absolue, totale, d'avoir de quoi boire et manger à satiété dans la journée.

Le train finit par s'arrêter dans une gare d'un pays qui n'était plus celui de Vincent mais pas encore Dibadi. Sur le quai, des miliciens en uniforme vert sombre regardaient le train tout en discutant entre eux. Vincent sentit une bouffée de colère monter en lui, vite remplacée par un sentiment désagréable qu'il n'arrivait pas à définir : la présence des miliciens révélait la méfiance des gens du lieu envers les gens comme lui. Dans quelle galère s'était-il fourré ?

Il fit par de ses pensées à Otlakhmin, qui ricana : "C'est normal qu'ils se méfient de moi, je suis un ancien clochard !"

Le passage du chariot roulant contenant les petits déjeuners, poussé par deux employés en tenue bleue, ramena Vincent à des pensées plus prosaïques.

Chaque passager reçut du café tiède dans une tasse de carton, deux petits pains et une bouteille en bioplastique jaunâtre, contenant ce qu'il supposa être de l'eau du robinet. Otlakhmin conseilla à Vincent de garder la bouteille, puisqu'il n'avait pas de gourde. L'eau des sanitaires du train n'était pas potable, mais on pouvait avoir de la bonne eau en tonnelet, en passant de wagon en wagon pour retrouver le chariot.

Vincent n'avait pas fait de repas chaud depuis son déjeuner de la veille, pris dans une gargotte de la capitale en attendant de passer l'examen, et il prit bien soin de manger lentement pour bien profiter des petits pains. Car il est vrai que l'être humain en revient vite, très vite, à son obsession quotidienne, viscérale, commune depuis l'aube des temps à tout ce qui marche, court, vole, nage, saute et rampe en ce bas monde : manger.

Vincent passa la journée, qui lui parut extrêmement longue, à regarder le paysage par la fenêtre du couloir, et à discuter avec les autres passagers. Chacun raconta plus ou moins sa vie. Personne n'avait envie de relire pour la centième fois *Eikanem ye Tlatayetgo* et encore moins de parler dibadien.

A midi : sandwiches industriels, sous cellophane. Idem le soir, plus une tasse de thé. Curieuse idée, se dit Vincent, de donner une boisson stimulante et diurétique *le soir*.

Les sanitaires du train ne permettaient pas autre chose qu'une toilette élémentaire, mais Vincent mit un point d'honneur à faire un brin de toilette et à se raser.

Chacun se pelotonna sur son siège pour une deuxième nuit de mauvais sommeil. Enfin, presque une nuit : à deux heures du matin, ils seraient à Dibadi, d'après Khuchëk.

Certains avaient décidé qu'il était inutile de dormir, et continuaient à parler entre eux, jusqu'à ce que les autres les fassent taire.

Plus tard, alors qu'il s'était endormi pour de bon, Vincent sentit le train s'arrêter, et des voix parler dibadien dans le couloir. Il était au milieu d'un rêve et il lui fallut un certain temps pour se rendre compte qu'ils étaient arrivés.

Le quai était assez étroit, sous une voûte de béton brillamment éclairée. Une demi-douzaine de miliciens en uniforme marron, mais sans arme visible, invitaient les passagers à sortir du train : **Konagoda chako tlahani asam eisztada !** *Que tout le monde sorte avec ses bagages !* Les syllabes crépitaient comme des balles de mitrailleuse, tla-tla-tla-tla, et il fallut quelques minutes à Vincent pour comprendre quelques bouts de phrases.

Il prit son sac à dos, qui contenait toutes ses affaires, et se retrouva sur le quai à côté d'Otlakhmin. Il se rendit compte qu'il n'y avait pas que des miliciens sur le quai, mais aussi un prêtre konachoustai en long caftan noir et ceinture jaune, coiffé d'un bonnet carré violet, et une dizaine d'assistants laïcs en tenue civile et brassard rouge, dont une majorité de femmes, certaines vêtues comme des hommes. Vincent remarqua que même les civils portaient des vêtements sombres, où le brun, le gris et le noir prédominaient.

Les cinquante femmes qui avaient voyagé dans un wagon à part se retrouvèrent aussi sur le quai, frissonnant dans leurs blouses marron et caquetant dans leur langue maternelle. Les assistantes du prêtre les prirent rapidement en charge et les poussèrent vers une destination inconnue.

Vincent se retrouva face au prêtre, un homme grand et massif au visage couleur de brique.

"Vous regardez partir les femmes avec regret" dit le prêtre avec un sourire, en articulant soigneusement les mots. "Ne vous inquiétez pas, elles vont... (*ici un mot que Vincent ne comprit pas*) ... dans des équipes de nettoyage. Vous les reverrez."

"Et nous, les hommes ?" demanda Vincent. C'étaient ses premiers mots en dibadien à un vrai Dibadien, et ils étaient sortis de sa bouche sans effort, presque naturellement. Bon présage.

"Vous allez travailler dans des équipes de construction. Creuser des tunnels pour le métro, construire des immeubles. Vous serez logés dans des foyers et payés. Ensuite, vous pourrez choisir d'autres professions suivant vos talents individuels."

"Je suis surpris d'être accueilli par un prêtre" dit Vincent.

"La religion compte beaucoup à Dibadi. Les dispensaires et les écoles sont gratuits parce que nous rappelons sans cesse à nos dirigeants leur devoir de compassion. De même, le revenu minimum des vieillards et des infirmes..."

Khuchëk interrompit la conversation :

"Mantolo, viens. Il faut prendre le métro pour arriver au foyer où vous pourrez tous vous installer."

Vincent remarqua que Khuchëk l'avait appelé par son prénom dibadien et lui avait parlé en dibadien.

"**Nai chako.** *Je viens*" répondit-il avec lenteur.

CHAPITRE 6

Vincent se retrouva dans une chambre minuscule d'un foyer pour nouveaux arrivants. Le foyer, haut de dix-huit étages, avait l'apparence d'un hôtel, avec un hall immense, d'au moins cent mètres de long, bordé de boutiques. Un long comptoir servait à la fois de bureau d'accueil, de banque et de bureau de poste. Au premier étage, une grande salle à manger faisait office de cantine. Il y avait même une estrade pour un orchestre, la même salle servant de salle de bal et de salle de spectacle, le samedi soir et le dimanche.

Le foyer-hôtel s'appelait Tlipsan Emusēmka, l'Hôtel du Soleil Couchant, sans doute à cause de sa localisation au sud-ouest de la ville. Pour accentuer la ressemblance avec un véritable hôtel, il y avait même un portier en manteau de fourrure et casquette galonnée d'or.

La chambre de Vincent avait sa propre salle de bains, ce qui le ravit : il ne s'attendait pas à tel degré de confort.

L'un des réceptionnistes, avec qui il eut un jour l'occasion de discuter, lui donna une explication prosaïque :

"Nous hébergeons aussi des familles, même dans les petites chambres. Beaucoup de gens n'ont pas l'habitude des sanitaires modernes, ils salissent et abîment tout. Une petite salle de bain préfabriquée par chambre, cela ne coûte pas trop cher pour l'hôtel, qui peut accueillir jusqu'à deux mille personnes, et cela évite bien des disputes et même des bagarres."

Les bals du samedi soir à l'Hôtel du Soleil Couchant permettaient à Vincent et à ses camarades de rencontrer des femmes, également logées dans l'hôtel. C'est là que Vincent rencontra Diletyet, qui travaillait dans une blanchisserie industrielle, et avec laquelle il eut une longue liaison.

A Dibadi les femmes sont obligatoirement stérilisées après leur accouchement si elles ont déjà un ou plusieurs enfants. Les tricheuses, qui dissimulent les enfants déjà existants, sont simplement punies d'amendes assez lourdes. Avoir beaucoup d'enfants est une calamité à Dibadi, et une punition en soi, sauf si on est riche, ce qui est rare. Diletyet savait qu'elle ne pourrait avoir, au maximum, que deux enfants, et elle n'était pas sûre de vouloir les faire avec Vincent. Ce dernier, à dix-neuf ans, ne se sentait pas prêt non plus à fonder une famille.

Les six premiers mois, Vincent travailla comme manoeuvre dans une équipe de creusement du métro. Ils étaient plusieurs centaines à utiliser des pelles ou à conduire des pelleuses pour creuser les vastes tranchées rectilignes, profondes de dix mètres et large de douze, qui devaient abriter les nouvelles voies ferrées souterraines.

Ensuite, d'autres équipes installeraient les rails et les traverses et construiraient les voûtes de béton qui, recouvrant les tranchées dans toute leur longueur, les transformeraient en tunnels.

La touche finale consisterait à faire passer des routes au-dessus des tunnels. A Dibadi, les lignes de métro suivent le tracé des avenues et des boulevards. Il est ainsi possible d'avoir des lignes de métro juste deux mètres en dessous du niveau de la rue, ce qui ne serait pas possible si des immeubles étaient bâtis dessus.

Le dur travail de manoeuvre était une étape obligatoire. C'est ainsi que les nouveaux arrivants étaient testés. Certains trouvaient le travail trop fatigant, d'autres n'arrivaient pas à accepter la discipline des chantiers. Une minorité regimbait et rejoignait les nombreux clochards et voleurs de Dibadi.

Vincent travaillait dans une équipe qui creusait ce qui devait devenir plus tard une extension de la Ligne Jaune-Bleu du métro et, en surface, Tëkopkaiush Wehët, la rue du Cheval Blanc.

Souvent, sa pioche heurtait toutes sortes d'objets enterrés : blocs de béton, morceaux de meubles, fragments d'os humains. Une fois, il trouva un crâne humain intact. Il le nettoya et le ramena dans sa chambre comme un trophée.

Vincent se dit que l'époque où l'on bâtissait les villes dans des lieux jusque là réservés à la nature n'existe plus, surtout à Dibadi. Les traces de la présence humaine sont partout. Même les champs et les vergers qui entourent Dibadi ont été créés sur les ruines de villes détruites, d'où les amoncellements de débris, souvent recouverts d'herbes folles et d'arbustes, que l'on voit partout à la campagne. Les cyborgs font de leur mieux pour les recouvrir de terre afin de leur donner un aspect verdoyant.

La ville de Dibadi fait comme la nature, elle recycle toute chose. Les religieux dibadiens rappellent sans cesse que le corps de l'être humain est fait de 90% d'eau, de l'eau qui existe depuis des centaines de millions d'années et qui a, certainement, été bue et pissée des milliers de fois par les dinosaures. Cette eau a aussi fait partie de leur corps,

de leur sang, et même, pourquoi pas, de leur sperme. Il en est de même des 10% du corps humain qui ne sont pas de l'eau. Le calcium de nos os vient de la terre, qui elle-même vient de la décomposition de la matière vivante. Votre bras a sans doute en lui une quantité non négligeable d'anciens atomes de diplodocus. Et de cafard aussi, soyons réalistes.

L'Hôtel du Soleil Couchant est situé à proximité d'un grand immeuble de vingt étages, dont les fenêtres de verre dépoli sont toujours fermées. Cet immeuble est le Sëkukyakha, littéralement la maison de l'homme fort. En fait, le nom a été donné à l'immeuble en hommage à un nommé Sëkuk, ce qui signifie "fort" ou "homme fort" en dibadien.

Dans ses promenades en ville avec Diletyet, Vincent passait souvent devant le Sëkukyakha. Il finit par apprendre qu'il s'agissait d'un refuge pour clochards.

Il est assez facile de devenir clochard à Dibadi. Pour le citoyen ordinaire les soins médicaux sont gratuits, des logements très bon marchés sont disponibles, la nourriture et les vêtements de base sont subventionnés pour être accessibles à tous. On ne demande jamais ses papiers à quelqu'un pour le soigner. Mais les structures sont chroniquement surchargées : il faut attendre des heures dans un dispensaire pour se faire soigner, la police est corrompue et inefficace, les écoles manquent de place, d'enseignants et de fournitures, bien qu'elles soient obligées par la loi de fournir un uniforme et un ciré vert aux élèves, et la plupart des gens sont logés dans des appartements exigus et mal entretenus, avec des canalisations qui fuient et des murs extérieurs décrépis.

Les étrangers qui parlent mal ou pas du tout le dibadien, les asociaux et les malchanceux ont vite fait de se retrouver sans travail et sans logement : les structures urbaines ont été conçues pour une population de quatre millions d'habitants mais la ville en compte déjà neuf millions. Les clochards finissent par se retrouver malades et gravement sous-alimentés dans les rues. Les miliciens les envoient dans des centres d'accueil comme le Sëkukyakha, d'où ils ne ressortent jamais.

Vincent voyait parfois les cars de la milice amener de pauvres hères, vêtus de guenilles et souvent infirmes, devant le Sëkukyakha, et les faire entrer à l'intérieur.

Les gens racontaient, sans preuve, que les clochards ne ressortaient jamais du Sëkukyakha. Par contre, on voyait souvent des bennes à roulettes sortir par une porte latérale pour être vidées dans les camions d'une société de voirie.

Le contenu des bennes non couvertes était visible : des débris informes nageant dans de la boue sèche, noirâtre, et surtout, surtout, des centaines de cadavres de rats. Vincent, qui les avait vus de ses yeux, en tremblait de dégoût.

Diletyet raconta à Vincent que selon la rumeur les clochards étaient d'abord emmenés dans les bas étages du Sëkukyakha, où ils étaient nourris et lavés, bien que séquestrés de fait. Si au bout d'un an personne ne prenait de leurs nouvelles, ils étaient envoyés un peu plus haut dans l'immeuble. Si une autre année se passait sans que personne ne les réclame, ils étaient transférés dans les étages supérieurs. Certaines personnes à l'imagination fertile pensaient que les cyborgs les étranglaient et les faisaient dévorer par des rats, qui n'en laissaient que les os et les cheveux.

Lorsque les rats, nourris de la chair des clochards morts, devenaient trop nombreux, il fallait les tuer, d'où les cadavres de rats dans les bennes. Les os humains, les cheveux et les vêtements étaient coupés ou broyés en tout petits morceaux et mélangés à des excréments et à des ordures diverses.

Vincent avait du mal à y croire. Le Sëkukyakha avait l'air si propre, si moderne. La lumière du soleil se reflétait sur le verre de ses centaines de fenêtres closes et carrées, toutes identiques. Pour une fois que Dibadi était belle...

Vincent se surprit à passer de plus en plus souvent devant le Sëkukyakha. Il voyait presque toujours la même chose :

Dans un parking clos par une barrière, sur le côté gauche de l'immeuble, des miliciens en uniforme marron poussaient des bennes vides vers l'intérieur du bâtiment. Un camion était garé sur le parking. Il avait une inscription en dibadien sur le côté : *Lamotaïgo, mungmëk pi lulumëk*.

Ce qui signifie : Lamotaïgo, traiteur-livreur.

Bien sûr ! Il fallait nourrir les résidents, se dit Vincent. La simple présence du camion dissipait les immondes rumeurs.

Si des gens étaient tués à l'intérieur du bâtiment, qui plus est de façon quasiment industrielle, les employés parleraient, se dit Vincent, un énorme scandale éclaterait, une révolution, même. Sauf si les miliciens qui travaillaient dans le Sëkukyakha étaient des cyborgs, ce qui était possible. Les cyborgs ne parlent jamais.

Un jour, n'y tenant plus, Vincent entra dans le Sëkukyakha. La double porte d'entrée donnait sur un grand hall, aux murs peints en bleu clair. Une odeur de désinfectant imprégnait les lieux, qui avaient l'air calmes et tristes. Une hôtesse aux cheveux châtain bouclés était assise derrière un comptoir, à côté de deux miliciens qui lisaient le journal.

"Je cherche un homme qui est peut-être hébergé ici" dit Vincent à l'hôtesse.

"Je vais voir, citoyen" répondit la jeune femme. "Comment s'appelle-t-il ?"

"... Pierre... Pierre Benoît" improvisa Vincent. Sous le coup de l'émotion, il avait parlé français.

"*Piye Bënuu, wik?*" dit l'hôtesse. Vincent hocha la tête.

L'hôtesse tapa quelques mots sur un clavier d'ordinateur.

"Non, nous n'avons personne de ce nom ici. Depuis quand n'avez-vous pas eu de nouvelles de votre ami ?"

Vincent se dit que l'hôtesse devait être une cyborg. Son dibadien était trop parfait. Ou alors, elle était née à Dibadi. C'était possible. Elle avait l'air d'avoir une trentaine d'années.

"Oh... peut-être trois ans, je crois" dit Vincent.

"Si votre ami a été transféré dans un autre centre, ou si quelqu'un est venu le réclamer et l'a pris en charge, son dossier a été effacé et il n'en reste pas de trace. Ni date d'arrivée, ni date de départ."

"Oh, citoyenne" dit Vincent, assez mal à l'aise. "Pouvez-vous voir s'il n'est pas dans un autre centre ?"

"Malheureusement non, citoyen. Les fichiers ne sont pas connectés. Chaque centre est une unité autonome. Je suis désolée de ne pas avoir pu vous aider. *Patlisztada*."

"Mais pourquoi est-ce que vous effacez les dossiers ?"

"Citoyen... seul le Ministère de la Population peut garder indéfiniment des données privées sur les gens, et elles ne sont pas accessibles à tout le monde" dit l'hôtesse avec un léger sourire.

"*Patlisztada*, citoyenne" répondit Vincent et il sortit aussi vite qu'il le put sans avoir l'air de s'enfuir.

CHAPITRE 7

Ce n'est qu'au bout de plusieurs mois à Dibadi que Vincent se rendit compte que beaucoup de gens mouraient de faim. La famine n'est pas une chose aussi spectaculaire que l'on croit. On ne voit pas de foules de squelettes ambulants s'effondrant dans la rue. Ceux qui meurent ne disent rien et on les voit rarement. Ils deviennent passifs et faibles, un rhume suffit à les emporter. Ils restent assis ou couchés sans rien faire, les yeux dans le vague, dans leur chambre ou dans le taudis qui en tient lieu. Un jour, ils meurent, tout simplement. Le médecin, s'il en vient un - à Dibadi, c'est en général un cyborg - écrit sur le certificat médical que la mort est due à la malnutrition et à l'état de faiblesse généralisée qui en résulte. Les journaux ne mentionnent jamais ce genre de faits divers. Les vieillards et les enfants meurent en général assez vite, parce qu'ils sont les premiers à ne plus avoir la force de sortir de chez eux pour mendier ou chercher de la nourriture parmi les ordures, et que contrairement aux femmes, ils ne peuvent pas se prostituer. Ce fut difficile pour Vincent, qui n'avait sauté un repas qu'une ou deux fois dans sa vie, de comprendre vraiment ce qui se passait pourtant presque devant ses yeux.

Vincent commençait à regretter d'être venu à Dibadi, malgré Diletyet, dont il était vraiment amoureux.

Lorsqu'il lui arrivait de passer devant le Sëkukyakha, il pressait le pas et regardait ailleurs, comme les autres passants.

Il passa un examen pour entrer dans la milice, et le réussit assez facilement. Diletyet le félicita d'avoir quitté son travail éreintant de manoeuvre pour un emploi à la fois moins éprouvant et mieux payé.

Quelques jours après avoir réussi l'examen, il se présenta à la caserne Tëkopako, à une dizaine de stations de métro de l'Hôtel du Soleil Couchant. L'adjudant de semaine lui attribua un studio guère plus grand que sa chambre d'hôtel, mais où Diletyet fut autorisée à s'installer avec lui.

Il semblait à Vincent qu'il nageait dans le bonheur. Il venait d'avoir vingt ans, et il était fier et heureux de porter l'uniforme marron des miliciens, malgré l'impopularité du métier. Peu lui importait : les miliciens vivaient entre eux et méprisaient ouvertement les civils.

Le premier mois fut consacré à la formation de base. Exercices physiques, techniques d'arrestation, simulations de contrôles d'identité, quelques éléments de droit (Il est interdit de tirer dans la rue même sur quelqu'un qui s'enfuit, sauf s'il est armé ! Il est interdit de torturer les prisonniers !), tir et maniement d'arme, cours sur l'histoire et l'organisation de la milice... Vincent trouva l'entraînement stimulant, les formateurs étaient de vieux soudards grognons et un peu trop portés sur l'alcool, mais sympathiques.

Sa première mission consista à sillonner les rues de l'un des quartiers centraux, dans un fourgon avec une demi-douzaine de collègues, sous les ordres d'un sergent-chef. De minuit à huit heures du matin, ils devaient ramasser tous les clochards qui dormaient sur les trottoirs ou sous des abris de carton, pour les emmener dans un centre d'accueil, que les autres miliciens appelaient le T44.

Vincent était livide. Il se rappelait le Sëkukyakha et ce qu'on racontait à son sujet. Il avait l'impression qu'on lui demandait d'envoyer à la mort les pauvres bougres qu'il arrêterait.

Cela se passa, en fait, bien mieux qu'il ne s'y attendait. Une grosse bouteille de bière au goût de miel, de l'*otlakhya*, boisson nationale de Dibadi, circulait dans le fourgon, et bientôt tous les miliciens se sentirent joyeux et pleins d'allant, même le chauffeur, qui riait en prenant les rues à contre-sens dans la nuit glacée.

"Les clodos nous connaissent" lui dit un collègue qui avait déjà plusieurs années de milice. "Ils se cachent dans les baraques des chantiers ou dans les parcs. On n'y va jamais, c'est trop dangereux. On n'arrête que les plus faibles, ceux qui se font virer des planques par les plus costauds. Des fois, on va les chercher jusque dans les halls d'immeubles, parce que les résidents nous téléphonent."

"On va d'abord faire les rues" lui dit l'ancien, qui se faisait appeler Tlushga, ce qui signifie santé. "Ensuite, on fera un parc, à l'aube. On risque moins de se faire trucidé quand il fait jour."

Vers une heure du matin ils tombèrent sur une famille entière, le père, la mère et deux jeunes enfants, cachés sous des couvertures dans une ruelle. Vincent n'osait pas les toucher, de peur d'attraper des puces. Heureusement la famille de clochards n'opposa pas de résistance et monta assez facilement dans le fourgon. La mère pleurait et les enfants aussi, le père était nerveux et agressif, mais finalement tout se passa bien.

Le T44 était un grand immeuble de béton, semblable à des milliers d'autres à Dibadi. Le hall, meublé de chaises déglinguées et de grandes tables, était rempli de miliciens, de deux ou trois infirmières en blouse blanche et de clochards malodorants, à qui les miliciens donnaient de la soupe.

"T'as vu les collègues ?" lui dit Tlushga discrètement. "Jamais une goutte d'alcool, jamais une connerie, et leur barbe ne pousse jamais. C'est des cyborgs ces gars-là, j'te dis. Des robots avec un cerveau artificiel."

"Comment tu le sais ?" demanda Vincent, incrédule. Il se sentait un peu saoul et il essayait tant bien que mal de le cacher.

"Tout le monde le sait."

Vincent et ses collègues laissèrent la famille aux bons soins du responsable de nuit, un adjudant ventripotent et débonnaire, et repartirent dans le fourgon.

"On a fait notre boulot" dit Tlushga. "Les officiers pourront pas dire qu'on a dormi dans le fourgon. On a fait quatre bâtons."

Vincent comprit que dans l'argot des miliciens, un bâton (*sĕtik*) voulait dire une arrestation. Les enfants comptaient comme des adultes.

Le sergent-chef tenaient à ce qu'ils contrôlent un parc public, qu'il appelait Sidni Pĕchakh, aux premières lueurs de l'aube, vers sept heures du matin. Avec un peu de chance, expliquait-il, ils tomberaient sur des clochards encore engourdis par le froid.

Cela faisait environ cinq heures d'attente. Les miliciens décidèrent de dormir dans le fourgon.

Vers six heures et demie, le sergent-chef les secoua pour les réveiller. Vincent, qui avait dormi assis, était tout engourdi. Mais l'effet de l'alcool était passé.

Tlushga fit chauffer du café, après avoir branché la cafetière électrique sur l'allume-cigare. Ce n'était que l'immonde café synthétique de Dibadi, qui ressemble à du café seulement si on n'a pas goûté à du vrai café depuis très longtemps. Mais avec trois ou quatre sucres, il devenait presque bon.

Vincent aurait bien mangé quelque chose avec le café, mais il n'y avait rien, même pas des biscottes. Les anciens n'emmenaient dans le fourgon que des boissons, de préférence alcoolisées, qu'ils cachaient sous les banquettes.

Le fourgon se gara à l'entrée d'un parc sombre et silencieux. Les miliciens sortirent tous ensemble, sauf le chauffeur, et commencèrent à examiner les fourrés avec des lampes électriques.

Il n'y avait pas assez de lampes pour tout le monde, et Vincent en était réduit à rester à côté de Tlushga, qui en tant qu'ancien en avait une de réservée pour lui.

Au bout d'un quart d'heure ils trouvèrent deux clochards sous des cartons et leur passèrent promptement les menottes dans le dos. Les clochards mirent beaucoup de mauvaise volonté pour se lever, mais le sergent-chef connaissait les vieux trucs : il les souleva par la chaîne des menottes, et les fit courir jusqu'au fourgon. Le deuxième clochard tomba. Incapable de se protéger le visage à cause de ses bras menottés par derrière, il se cassa le nez. Deux miliciens le soulevèrent par les bras et le traînèrent jusqu'au fourgon où ils l'attachèrent à un siège pour l'empêcher de mettre du sang partout.

Vincent et deux collègues examinèrent le reste du parc, mais ils n'attrapèrent personne. Ils virent au loin quelques silhouettes courir lourdement vers l'une des sorties, en zigzaguant parmi les bosquets.

Vincent commençait déjà à leur courir après, mais l'un de ses collègues le retint par le bras : "Laisse tomber, on s'en fout, on en a déjà assez fait avec les deux qu'on a pris."

Au T44, l'adjudant ventripotent, toujours impeccablement rasé, fit des histoires. Les deux clochards donnaient des adresses, des noms, et même des numéros de téléphone, ils prétendaient avoir un domicile, donc ce n'étaient pas de vrais clochards. Celui qui avait le nez cassé geignait, le visage presque noir là où le sang avait séché.

"J'applique la circulaire" dit le sergent-chef, passablement énervé. "Tu dois prendre en charge les gens que je t'amène. C'est quand même pas le bout du monde de vérifier deux adresses bidon, non ?"

"Sauf si elles sont dans des quartiers dangereux..." objecta l'adjudant.

"Alors tu les relâches, je m'en fous, j'ai fait mon boulot" dit le sergent-chef en tournant les talons.

Le fourgon retourna à la caserne Tëkopako. Vincent était fatigué, il avait l'impression que l'alcool qu'il avait bu et le mauvais café se battaient comme des chats dans son estomac, mais il était soulagé de voir que le travail n'était pas aussi difficile qu'il l'avait craint.

"Tu crois que l'adjudant du T44 va les relâcher ?" demanda-t-il à Tlushga.

"Je pense, oui. En général, il ne garde que ceux qui sont trop faibles, trop malades pour survivre dans la rue. Ceux-là avaient l'air plutôt costauds. Des fois, on en trouve qui meurent vraiment de faim. Le T44 les accueille sans problème. Et nous, on se fait engueuler quand les jardiniers trouvent un type mort de froid dans un parc. On nous dit qu'on aurait dû le trouver avant. C'est ça la milice, mon gars : t'as toujours tort !"

Diletyet était déjà parti travailler à la blanchisserie. Vincent prit le temps de prendre une douche avant de se coucher, il avait peur d'avoir attrapé des puces ou des poux au contact des clochards. Qu'il était doux de se laisser glisser dans le sommeil entre des draps propres, alors que dehors il faisait déjà jour.

CHAPITRE 8

Quelques mois plus tard, Vincent rencontra Otlakhmin par hasard dans la rue, alors qu'il déambulait du côté de la Halle aux Cochons. Ils étaient tout heureux de se revoir et de parler français, et ils décidèrent d'aller boire un verre dans un café.

Otlakhmin commanda un verre d'otlakhya, mais Vincent préféra prendre du thé : "Je bois assez d'alcool comme ça quand je travaille."

A Dibadi, il est d'usage de payer les consommations dès qu'elles sont servies. Remarquant l'air triste et fatigué d'Otlakhmin et ses vêtements usés, Vincent paya d'autorité les deux consommations. Otlakhmin ne dit rien, et Vincent en conclut qu'il était vraiment fauché.

Le visage rougeaud d'Otlakhmin était mal rasé et ses cheveux gris avaient poussé. Il était évident qu'il se laissait aller. Dès la première gorgée d'alcool il se mit à raconter sa vie :

"Je n'en pouvais plus de creuser des tranchées pour le métro. J'avais mal partout. J'ai dû cesser de travailler, mais je n'ai rien retrouvé d'autre. Me voilà donc sans ressources, et je vais bientôt être expulsé de l'hôtel. Il m'arrive la même chose qu'autrefois dans le vieux pays. Ma copine m'a quitté, elle aussi."

"Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?"

"Je vais demander à être hébergé au Sëkukyakha. J'aurai deux ans pour retrouver du travail, avant d'être envoyé dans les étages supérieurs, dont bien peu ressortent."

"Mais c'est de la folie !" s'exclama Vincent.

"Tu as une meilleure idée ?"

Vincent baissa la tête. "Non" dit-il d'une voix blanche.

Otlakhmin avalait son otlakhya, la douce boisson dorée des Dibadiens, à petites gorgées. "Je ne sers plus à rien à personne. Les gens qui ont des enfants peuvent rester dans les étages inférieurs tant que leurs enfants leur écrivent ou viennent les voir. Mais les célibataires comme moi, on nous oublie rapidement. Pour finir, on nous transfère dans un autre centre d'accueil, comme ils disent, et nous disparaissions."

"Deux ans pour trouver du travail, ça devrait suffire" dit Vincent sans conviction.

"J'espère, j'espère. Mais toi, Vincent, comment vas-tu ? Tu as les traits marqués, déjà à ton âge."

"C'est le travail de nuit et l'otlakhya. Mais je ne me plains pas. Je ne travaillerai pas toujours la nuit, et je vis avec Diletyet. J'ai un logement, un emploi, une femme. Je mange à ma faim. Que demander de plus ?"

Deux jeunes femmes d'environ vingt-cinq ans, vêtues de pantalons élimés et de vieilles vestes décolorées, aux visages amaigris et aux longs cheveux noirs et sales, les regardaient avec intérêt depuis le comptoir. L'une d'elles s'approcha d'Otlakhmin :

"On peut discuter avec vous deux ? Vous nous payez à boire ?" dit-elle en dibadien.

Il répondit d'un ton sarcastique :

"J'ai pas un rond et je vais bientôt être à la rue. Quant à mon jeune ami, il est déjà marié de fait."

"Vous pouvez payer à boire quand même."

"Pas question" dit Otlakhmin en plongeant son regard droit dans les yeux de la fille.

Elle tourna les talons sans dire un mot.

"Tu vois, Vincent," dit Otlakhmin, "Ces deux aventurières ont plus de chance que moi. Elles ont quelque chose à vendre."

Vincent secoua la tête avec colère : "Cette ville nous rend fous. Tu acceptes de disparaître dans deux ans, et tu sais aussi bien que moi ce que ça veut dire, disparaître dans le Sëkukyakha. Et tu ne te révoltes pas ?"

Otlakhmin sembla s'énerver :

"C'est toi qui me dis ça, alors que ton boulot, laisse-moi te le rappeler, consiste à alimenter en viande à deux pattes des endroits comme le Sëkukyakha !"

Il vida son verre d'un seul coup et continua, sur un ton plus posé :

"Un jour il y aura peut-être une révolution à Dibadi. Il y en a déjà eu et on sait comment elles ont fini : l'armée des cyborgs a massacré les rebelles. Il n'y a pas d'espoir, je te dis. On ne peut même plus rentrer chez nous, dans le vieux pays. Le pays où nous sommes nés ne nous laisserait pas revenir, nous avons été rayés des listes."

Vincent secoua la tête : "Avant nous, combien de gens ont eu des conversations comme celle-ci, dans des cafés comme celui-ci ?"

"Des millions. On reboit quelque chose ?"

CHAPITRE 9

Lorsqu'il apprenait le dibadien, Vincent avait des problèmes avec l'alphabet. Il connaissait toutes les lettres, mais un texte écrit dans cette langue lui était toujours incompréhensible au premier regard, et même au deuxième. Il était obligé de déchiffrer les lettres une par une, et cela prenait du temps. Au bout de quelques lignes, lorsqu'il lisait un journal par exemple, il était fatigué et il se contentait de déchiffrer un mot par-ci par-là, pour avoir une idée, souvent trompeuse, de ce que voulait dire le texte.

Le temps passant, et après beaucoup d'efforts, il arriva à lire en dibadien presque aussi vite et facilement qu'en français. Il s'aperçut alors que lorsqu'on lit, on ne déchiffre pas les mots lettre par lettre, mais on les reconnaît dans leur globalité. Pour lire du dibadien, comme toute autre langue qui s'écrit dans un alphabet particulier, il faut s'entraîner souvent et longuement, pour reconnaître les mots sans avoir à les analyser. Lire, c'est plus que déchiffrer.

De même, lorsqu'on rencontre quelqu'un, on le reconnaît à l'ensemble des traits de son visage, et non pas en regardant d'abord les yeux, puis le nez, la bouche, etc.

Apprendre à lire vraiment, couramment, c'est comme d'apprendre à reconnaître des milliers de visages.

Inévitablement, cela prend du temps.

D'où l'utilité de lire et relire les mêmes textes. Vincent avait lu et relu *Eikanem ye Tlatayetgo*, au point d'en être dégoûté.

La plupart des camarades de Vincent avaient étudié *Eikanem ye Tlatayetgo* uniquement pour passer l'examen, et plutôt à contrecœur. Ils avaient ensuite rangé le livre au fond d'un tiroir, comptant sur la pratique pour apprendre à parler couramment le dibadien. Ils avaient plutôt moins de vocabulaire que Vincent, ils faisaient des fautes et il leur arrivait d'avoir du mal à s'exprimer, voire même de glisser des mots de leur langue maternelle dans la conversation. Mais, grosso modo, ils se débrouillaient pour comprendre et être compris.

Vincent, lui, parlait plutôt bien la langue, il avait même adopté l'accent saccadé et guttural des Dibadiens de naissance, qui parlent du fond de la gorge, avec un débit rapide et rythmé qui donne un aspect curieux aux phrases les plus anodines : "Il fait beau aujourd'hui, n'est-ce pas ? Ça donne envie d'aller se promener" devient, dans la bouche d'un Dibadien, quelque chose comme :

Il fait beau. Aujourd'hui. N'est-ce pas. Ça donne envie. D'aller se promener.

En dibadien : **Toszi kusa, altas, wisz, usz mung, tlata ulipi.**

Vincent ne comprenait pas toujours les expressions argotiques, colorées, créées spontanément, quotidiennement, par les Dibadiens dans le feu de la conversation. Le seul argot qu'il connaissait vraiment, c'était celui des miliciens avec lesquels il travaillait.

Diletyet avait un problème différent, et plus gênant. Illettrée dans sa langue maternelle, elle déchiffrait péniblement le dibadien et ne lisait vraiment que les mots figurant sur les devantures des magasins et sur les panneaux publics : des mots comme métro, sortie, alimentation, boucherie, pharmacie... Les cours donnés deux fois par semaine sur son lieu de travail lui avaient permis d'acquérir juste assez de vocabulaire pour tenir une conversation courante et suivre l'action des séries télévisées, doublées en dibadien, qu'elle regardait pendant ses loisirs. Lorsqu'elle parlait, son accent était épouvantable et elle se limitait toujours à des phrases simples.

Comme elle ne savait pas lire un plan, Diletyet ne connaissait de la ville que le quartier où elle habitait avec Vincent, avec ses commerces et son petit supermarché, et le trajet entre son domicile et la blanchisserie où elle travaillait. Une fois, elle avait oublié de descendre à sa station de bus habituelle. Affolée, elle avait téléphoné à Vincent depuis une cabine publique pour qu'il vienne la chercher. Heureusement, l'utilisation du téléphone faisait partie des cours de dibadien qu'elle avait reçus...

La plupart des couples de miliciens logés dans la caserne étaient comme eux sur le plan linguistique, et à de rares exceptions près ils parlaient le dibadien en famille, comme Vincent et Diletyet. Apparemment, leurs enfants ne parlaient que le dibadien. Mais avec quel accent ? L'accent étranger de leur mère, celui de leur père, le "bon" accent des institutrices, ou un accent composite ?

Vincent s'aperçut que jusqu'à l'âge d'environ trois ans les enfants des miliciens parlaient avec l'accent de leur mère, rarement celui de leur père. Ensuite, à l'école, les institutrices leur apprenaient à parler *kaqua tlush* (comme il faut) en corrigeant leurs erreurs et en leur faisant réciter de petits textes, en général des poèmes ou des chansons. Entre eux, les enfants s'influençaient mutuellement et acquéraient tous le même accent, à peu près conforme à la prononciation officielle, et ensuite ils le gardaient définitivement.

La nécessité de parler *kaqua tlush* était martelée sans répit. Comme le répétaient les enseignants et la plupart des adultes "ceux qui parlent mal n'arriveront à rien dans la vie et finiront clochards."

A Dibadi, le mot *bikhago* (clochard) a des connotations sinistres de déchéance et de mort, malgré le secret officiel sur ce qui se passe dans les étages supérieurs des centres d'accueil comme le Sëkukyakha et le T44. Même les enfants pâlisent lorsqu'on prononce certains mots devant eux.

"C'est pour leur bien" se disait Vincent.

Et il se rendait compte avec un peu de tristesse, que, presque malgré lui, il était devenu un vrai dibadien.

Mais il restait encore bien des mystères qu'il ne comprenait pas. Les cyborgs, par exemple. La rumeur disait qu'en fait c'étaient des androïdes, des êtres entièrement artificiels, y compris le cerveau.

En y réfléchissant bien, Vincent se disait qu'il n'y avait pas d'autre explication. Les cyborgs racontaient avoir été humains dans des vies antérieures, dont ils prétendaient n'avoir gardé que de vagues souvenirs, et avoir changé de nom et de visage en devenant des cyborgs. Même s'ils disaient vrai, le fait d'avoir hérité d'une partie des souvenirs, des instincts et des facultés intellectuelles d'un être de chair et de sang fait-il d'une machine intelligente un être humain ? Vincent tendait à penser que non, mais en fait il n'en était pas sûr.

Les seuls Dibadiens dont il était certain qu'il soit des cyborgs étaient les interprètes, auxquels la milice faisait parfois appel. Rien dans leur aspect et leur comportement ne les différençait des êtres humains biologiques.

Et pourtant... Vincent savait que les corps des cyborgs sont fabriqués en usine. Ce ne sont, en fait, que des réceptacles sophistiqués pour une dizaine de litres de *yeksootch*, le "gaz pensant" des cyborgs.

Le *yeksootch* est peut-être la plus importante découverte depuis celle du feu. C'est un gaz qui développe des synapses entre ses molécules, comme les cellules du cerveau entre elles. On peut donc l'utiliser pour créer des copies du cerveau humain. Ce gaz se contrôle lui-même; il peut se condenser et devenir liquide, ou augmenter son volume jusqu'à ressembler à de la vapeur d'eau. Il a la capacité, inexplicée, de convertir l'énergie : il absorbe et stocke la chaleur, par exemple, et la transforme en électricité ou en force motrice, et vice versa. Selon le même principe de conversion de l'énergie, il perçoit les ondes lumineuses et les ondes radio. Les cyborgs communiquent entre eux par ondes radio, leurs cerveaux sont reliés en permanence au vaste réseau de communication électronique sans fil de la planète.

Selon les cyborgs eux-mêmes, le *yeksootch* est une application de l'équation fondamentale de l'univers, celle qui unifie toutes les formes d'énergie, ainsi que la matière et la gravitation. Pour comprendre cette équation il faudrait une capacité intellectuelle bien supérieure à celle qu'aucun être humain ne pourra jamais avoir. De même qu'un être humain ne pourra jamais sauter dix mètres en hauteur ou courir à trois cent kilomètres à l'heure, un cerveau humain ne pourra jamais comprendre l'équation fondamentale de l'univers.

Seul le *yeksootch* peut fabriquer du *yeksootch*, et cela pose le problème de l'origine de ce gaz. Les cyborgs disent qu'un groupe de savants humains en a fabriqué par hasard il y a deux siècles. Depuis ce coup de chance fantastique, absolument unique dans l'histoire de l'univers, le *yeksootch* se reproduit de lui-même, en gardant l'image d'un cerveau humain comme modèle : celui de son créateur, disent les cyborgs.

Bien des savants, de par le vaste monde, ont essayé d'analyser le *yeksootch*. Mais ce gaz se dissout en ses éléments constitutifs, essentiellement de l'azote, lorsque l'intelligence qui le contrôle meurt ou que les synapses sont coupées.

La persuasion, la torture et la ruse sont sans effet sur les cyborgs prisonniers. Les cerveaux de *yeksootch* ont même la possibilité de mourir à volonté. Toute l'énergie qu'ils contiennent se disperse alors sous forme de chaleur et de lumière.

Presque tout ce que Vincent lisait sur les cyborgs, à la bibliothèque de la caserne et à celle du quartier, était écrit en dibadien scientifique, spécialisé, et il y avait toujours de nombreux mots qu'il ne comprenait pas. Il n'y avait jamais de dictionnaire dibadien-français disponible, car à Dibadi les cyborgs ont le monopole des contacts avec l'étranger. Vincent en était réduit à consulter des dictionnaires dibadiens et à deviner le mot français correspondant. Parfois, il ne le connaissait pas, ou alors il n'en était pas sûr. Si bien que, petit à petit, des mots comme *bisikhsuch* et *taiamin* entrèrent dans son vocabulaire sans qu'il puisse les traduire dans sa langue maternelle.

CHAPITRE 10

Parfois, Vincent avait du mal à supporter la grande ville et son agitation permanente. Même les parcs sont toujours pleins de monde à Dibadi.

Une fois, il décida de consacrer l'un de ses jours de repos à essayer d'atteindre les limites de la ville. Le fait de travailler la nuit avait quand même un avantage : il avait beaucoup de temps libre, même en semaine. A Dibadi, la plupart des gens travaillent six jours par semaine et se reposent le dimanche. Le travail de nuit étant censé compter double, Vincent était de service trois nuits d'affilée, et ensuite il se reposait quatre jours. La deuxième nuit de travail était toujours la plus difficile.

La station Sēbanes était le terminus de la ligne bleue. Vincent avait remarqué, en regardant un plan, qu'au-delà on pouvait encore aller assez loin en prenant le bus 113.

Il partit donc un matin, avec une sacoche de toile contenant une bouteille d'eau et des sandwichs préparés par Dilyetyet. Dans une poche de sa veste il avait un carnet et des stylos, pour prendre des notes et faire des croquis.

"Je rentrerai dans l'après-midi" dit-il à Dilyetyet en partant.

Il lui fallut une heure et deux changements de ligne pour arriver jusqu'à la station Sēbanes. Une fois arrivé à l'extérieur, il ne remarqua rien de spécial. Des immeubles de quatre et cinq étages alternaient avec des maisons préfabriquées entourées de jardins minuscules. Au bas de certains immeubles, il y avait des boutiques : épiceries, salons de coiffure, cafés-restaurants. Le temps était gris et le paysage était aussi peu engageant que possible. Il y avait peu de monde dans les rues : on était un vendredi matin, les enfants étaient à l'école et les parents au travail. On ne voyait que les vagabonds habituels, encore jeunes mais déjà marqués par le manque de nourriture, les cuites et les nuits passées à dormir n'importe où.

Vincent avait fait un plan sur une feuille de papier. L'arrêt du 113 était sur la grande avenue, Laispichëk, à l'angle de la rue Sēbanes. La sortie du métro était, vu le plan, du côté nord de la rue, juste à côté de l'arrêt de bus. Vincent avait toujours peur de prendre le bus dans le mauvais sens, et il faisait très attention à bien se repérer.

Debout à côté du panneau portant le numéro 113 et le nom de la station (Sēbanes, comme le métro), Vincent se mit à attendre.

Au début il était seul, et puis deux femmes noires corpulentes arrivèrent, et quatre jeunes gens plutôt maigrichons, aux cheveux longs et aux vêtements sales et usés.

S'ils savaient que je suis un milicien, ces gars-là me feraient un mauvais sort, se dit Vincent intérieurement. Il ne se sentait pas vraiment à l'aise. L'ordre public n'est jamais très bien assuré à Dibadi, il y a trop de misère, trop de désespoir aussi.

Au bout d'une bonne vingtaine de minutes le 113 arriva. Vincent paya son ticket, mais les deux femmes et les quatre hommes s'engouffrèrent dans le véhicule sans payer et sans regarder le chauffeur, qui ne réagit pas.

Il y avait peu de monde dans le bus. Vincent s'assit prudemment pas trop loin du chauffeur. Personne n'avait l'air de faire attention à lui. Il se dit qu'avec son visage mal rasé et ses yeux fatigués il faisait couleur locale.

Les deux femmes noires s'étaient assises juste derrière lui. Elles conversaient avec animation, et Vincent remarqua que le "ph" dibadien, qui normalement se prononce "pf" devant une voyelle et "f" devant une consonne ou en fin de mot, devenait "p" dans leur bouche, dans toutes les positions. Curieux accent. Beaucoup d'enfants, et certains adultes, prononcent le "ph" comme un "f", mais rarement comme un "p".

Vincent se demanda s'il s'agissait d'un accent étranger ou si, dans cette partie de la ville, les gens avaient créé leur propre accent. Mais les autres passagers étaient trop loin de lui pour qu'il puisse entendre leurs conversations.

Les arrêts de bus défilaient, avec leurs noms si dibadiens qu'ils en paraissaient familiers : Tenaskha, Tlatsodi, Musdatu... et puis le terminus, Ilipgokha.

Vincent descendit, et les quatre jeunes gens aussi.

Derrière lui, il y avait un mur d'environ trois mètres de haut, et un portail avec l'inscription **Илпгокха Чакхакха** (hôpital psychiatrique d'Илпгокха). A sa droite, vers l'ouest, la route s'enfonçait entre des terrains vagues parsemés de tertres recouverts de mauvaises herbes et de détrit.

En face de lui, un lotissement de grands pavillons de deux ou trois étages. Des logements pour les employés de l'hôpital ?

Vincent se mit à marcher vers les terrains vagues. Ce devait être ça, la limite de la ville.

Les quatre jeunes gens le rattrapèrent et l'un d'eux l'aborda :

"Où tu vas comme ça, mec ? Y'a rien par là."

"Je m'promène" répondit Vincent, sur un ton aussi pacifique que possible. La situation ne lui plaisait pas du tout.

"Y'a personne qui s'promène par là, mec. Tu cherches quèque chose ? T'as planqué quèque chose par là ?"

"Je cherche la campagne" répondit Vincent.

Son interlocuteur ne se laissa pas désarmer :

"On crèche par là, mec" dit-il avec un geste du bras. "Si t'as d'la bouffe ou d'la bibine, on est preneurs !"

"Non, j'ai que de l'eau."

"Ça fait rien, tu viens quand tu veux !"

L'un des vagabonds avait sorti une bouteille d'otlakhya d'une sacoche.

Vincent continua son chemin avec un sourire, pendant que les vagabonds s'éloignaient en direction d'un petit groupe de carcasses de voitures au milieu des herbes folles.

Au bout de cinq minutes de marche Vincent arriva à un endroit où la route s'incurvait vers le nord. A la place des terrains vagues, des champs cultivés s'étendaient sur des kilomètres. Au loin, de grandes machines agricoles se déplaçaient lentement. La coeur de Vincent se mit à battre plus fort : c'était la campagne, à portée de main !

De l'autre côté de la route, au début de la courbe, il y avait un grand hangar. De temps en temps, des camions entraient et sortaient.

Vincent continua à marcher le long de la route, mais au bout d'une dizaine de minutes il s'aperçut qu'elle le ramenait vers la ville, sans aucun doute possible. Il fit demi-tour et, en arrivant près du hangar, il remarqua que les camions qui y entraient en ressortaient par l'autre extrémité. Il resta quelques minutes à les regarder s'éloigner vers l'horizon. Parfois, un camion apparaissait dans le lointain, traversait le hangar et se dirigeait vers la ville.

La campagne commençait de l'autre côté du hangar.

Vincent traversa la route et s'approcha du bâtiment. Les deux portails, à chaque extrémité, s'ouvraient et se fermaient automatiquement, pour permettre le passage des véhicules. Lorsque l'un des portails s'ouvrait, l'autre se fermait, et inversement.

Une inscription était peinte en grandes lettres noires sur le devant du hangar :

WIK TLATA DISAI _ MIMLUSTU

Ce qui signifie : entrée interdite, danger de mort.

Profitant du passage d'un camion, Vincent se faufila à l'intérieur du hangar, le coeur battant. Derrière lui, le portail se refermait. Mais l'autre portail ne s'ouvrait pas.

Vincent marcha jusqu'au milieu du bâtiment, dans la demi-obscurité, et attendit, le dos au mur, que l'un des portails s'ouvre.

Au bout de quelques minutes qui lui parurent interminables, le portail ouest, celui qui donnait sur la campagne, s'ouvrit lentement. Mais pas pour laisser le passage à un camion : deux imposantes machines agricoles occupaient tout l'espace. Leurs bras mécaniques armés de faux et de pinces battaient l'air de façon menaçante. Le portail ouest se referma derrière elles.

Vincent recula jusqu'au portail par lequel il était entré, en priant pour qu'il s'ouvre.

Ce sont des robots, se dit Vincent. Aucune des machines n'avait de cabine de pilotage visible. Les bras mécaniques fauchaient le vide devant et de chaque côté, effleurant les murs de parpaings.

Le portail s'entrouvrit derrière Vincent, qui s'enfuit et traversa la route en courant, jusqu'à l'hôpital psychiatrique trois cent mètres plus loing. Suant et tremblant de peur rétrospective, adossé au mur, il se laissa glisser à terre et se versa de l'eau dans un gobelet.

Il avait découvert la clôture, le mur invisible qui fait de Dibadi une prison, une réserve où les humains s'entassent et meurent, un Sëkukyakha géant de neuf millions d'habitants et quarante kilomètres de diamètre.

Il n'y avait pas de mur pour entourer la ville, pas de barbelés ni de miradors. Rien que des champs de blé et de luzerne, et les machines qui les cultivaient. Même s'il n'était pas possible de sortir de Dibadi en voiture ou à pied, il y avait le train, et l'aéroport. Mais pour acheter un billet de train ou d'avion, il fallait y mettre le prix, et surtout avoir un passeport, et à Dibadi seul les cyborgs en ont.

L'émotion passée, Vincent s'aperçut qu'il avait faim. Il traversa une nouvelle fois la route, en faisant attention aux camions qui débouchaient du hangar, jusqu'à l'autre arrêt du 113, devant les pavillons.

Il mangea ses sandwichs en attendant le bus. Deux femmes attendaient avec lui. Des pensionnaires de l'hôpital en permission de sortie, à en juger par leur regard halluciné.

Lorsque Vincent rentra chez lui, il trouva Diletyet en train de regarder la télévision.

"Alors, tu as vu la campagne ?" lui demanda-t-elle.

"Oui" répondit-il "Mais je crois que je n'y retournerai pas."

CHAPITRE 11

Dibadi est une ville immense sans culture distincte et sans passé historique. Mais la culture et l'histoire sont comme le langage et la religion, consubstantiels à l'être humain. S'il le faut, il se créera un langage, une religion, une culture et une histoire à partir de rien, ou de presque rien.

Noël arriva pour Vincent et Diletyet. Ou plutôt, l'équivalent dibadien de Noël. Le vingt-cinq décembre est férié à Dibadi, mais pas pour célébrer une fête religieuse : c'est la célébration de la reddition des habitants de Dibadi, à l'époque petite ville francophone, aux troupes du général cyborg Pupong.

Les immigrants célébraient Noël, et sachant qu'il ne serait pas possible de les en empêcher, les cyborgs ont créé, à partir de faits historiques douteux, les deux principales fêtes de l'année, Noël et la Fête du Printemps.

Noël, connu sous le nom de *Pupongsan*, le jour de Pupong, célèbre la reddition des habitants de la petite ville francophone de Dibadi ("Dibady" en français) aux troupes du général cyborg Pupong.

Selon la légende, quatre vieillards chenus et vêtus de noir, aux longues barbes blanches, sont sortis de la ville assiégée le jour de Noël pour remettre au général Pupong le drapeau dibadien. Il faisait un froid glacial et le sol était couvert de neige. Le plus âgé des vieillards aurait alors prononcé les paroles célèbres : "Tu as gagné, Pupong ! Ton roi sera mon roi, tes dieux seront mes dieux, ta langue sera ma langue ! Prends ce drapeau, général, il représente Dibady, notre ville qui est à toi désormais !"

Toujours selon la légende, le général, un homme de haute stature, impressionnant dans son uniforme blanc et son casque camouflé de feuillage, a alors accordé la vie sauve aux habitants. Menottés et les pieds entravés, ils ont été emmenés dans des camps pour travailler sur les grands chantiers de la reconstruction. Les tranchées dans lesquelles ont été installées les premières lignes de métro, notamment, ont été creusées par des prisonniers de guerre, remplacés ensuite par des immigrants comme Vincent.

Noël est célébré par des échanges de cadeaux et des festins, en famille et entre amis, pour célébrer la fin des privations et des souffrances de la guerre. Dans les écoles, les enfants, déguisés, rejouent l'événement historique pour leurs parents.

Vincent avait lu et étudié tous les textes concernant Pupong qu'il avait pu trouver dans les bibliothèques de la ville. Divers éléments avaient semé le doute dans son esprit : le général avait vraiment existé, mais apparemment ses troupes, essentiellement constituées de robots, avaient exterminé les habitants et recouverts de terre et de débris les monceaux de cadavres.

Réalisant après coup l'ampleur de leur faute, ou plutôt le risque qu'ils couraient que les peuples du monde, horrifiés et scandalisés, s'allient contre eux, les cyborgs avaient inventé l'histoire des quatre vieillards et fait venir à Dibadi des civils capturés à d'autres endroits, en les faisant passer pour des Dibadiens survivants. Après la fin de la guerre, ils ont encouragé l'immigration à Dibadi pour retrouver une place dans la communauté humaine. C'est grâce aux neuf millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui habitent à Dibadi que les cyborgs peuvent prétendre faire partie d'une nation comme les autres.

Vincent garda pour lui-même ses hypothèses. En tant que milicien, il avait participé à suffisamment d'arrestations pour savoir que les cyborgs peuvent faire disparaître qui ils veulent, sans avoir de justification à fournir.

La Fête du Printemps est plus spectaculaire que Noël. Plusieurs dizaines de milliers de personnes défilent dans les rues pour commémorer la refondation de la ville, trois mois après la reddition. Plusieurs milliers d'habitants avaient été libérés après s'être convertis au konachoustai, la religion des cyborgs. Un gigantesque carnaval converge vers la Place de l'Eléphant, où des prêtres bénissent la foule en répandant sur elle l'encens purificateur.

Les prêtres, en soutane brune et bonnet carré violet, agitent les encensoirs, des sortes de théières placées au bout de chaînes de métal. Des plantes sèches et des écorces mêlées à de l'huile brûlent lentement dans les théières. Lorsque les prêtres font bouger les théières au bout des chaînes, au rythme obsédant des chants sacrés, une fumée odorante se répand. Les fidèles s'agenouillent à même le sol, certains psalmodient des prières. Lorsque la cérémonie se prolonge il n'est pas rare que les personnes impressionnables aient l'impression que les dieux sont descendus parmi eux. Certains visages sont transfigurés par l'extase, d'autres ont les yeux baignés de larmes.

L'encens est omniprésent dans les cérémonies konachoustai. Selon certains plaisantins il servirait à dissimuler les odeurs corporelles des fidèles mal lavés. Pour les croyants, l'odeur de l'encens fait fuir les démons et purifie les âmes.

Chaque prêtre konachoustai a ses recettes favorites d'encens, parfois proches de la magie. Divers opiacés et plantes toxiques feraient ainsi, parfois, partie des ingrédients.

Les deux autres fêtes officielles, la Fête de l'Eté, célébrée le vingt-et-un juin, et la Fête de l'Automne, fin septembre, sont moins liées à l'histoire et à la religion. Ce sont surtout des occasions de boire, de danser et de festoyer. La police et la milice ont souvent à intervenir, les festivités dégénérant souvent en bagarres et agressions de toutes sortes.

Vincent prit l'habitude d'assister aux cérémonies dans le temple le plus proche de la caserne. Au début, il était venu par curiosité, et ensuite il avait pris goût aux rituels de la religion des cyborgs.

Le panthéisme lui convenait intellectuellement : le mot "konachoustai" (*konaszustai*) est la contraction de la phrase "**Konawe isztada shub Sakhali eTayi**" – *Toute chose est le Seigneur Dieu* – que l'on retrouve écrite à l'intérieur des temples, le plus souvent dans une calligraphie élaborée. Les prêtres expliquent à longueur de sermon que le Seigneur Dieu est une allégorie, l'univers ne pense pas, il n'y a pas de synapses entre les étoiles, mais par la méditation et l'extase religieuse l'homme peut se représenter l'univers dans sa grandeur infinie et se rendre compte qu'il ne fait qu'un avec lui, et que par conséquent la mort individuelle n'est pas à craindre.

Dans le temple fréquenté par Vincent, les images, statues et ornements puisent leurs sujets à diverses sources. On reconnaît Talapas – l'Esprit Créateur, vénéré par les Chinooks; Ilahi – la Terre-Mère. Otlakh – le dieu-soleil; Ilichî – la déesse de la lune; Ichani – la bienveillante déesse des eaux, qui a appris aux hommes à fabriquer des canots, des pagaies et des filets. Matsu – le dieu du tonnerre, maître des éléments et du climat. Taia – le dieu de la mort, symbolisé par un homme couvert de sang, tenant sa tête coupée dans les mains.

Des scènes de chasse, avec des cerfs et des chiens de meute, sont peintes sur les murs. Il s'agit d'une allusion aux éternels terrains de chasse auxquels croyaient les Chinooks et les autres Amérindiens du Nord-Ouest, qui sont les principaux ancêtres linguistiques des Dibadiens.

Un chevalier en armure combattant un serpent, c'est Sakhali Choch, dont le nom vient du "Saint Georges" des Chrétiens. Il symbolise l'effort que l'on doit faire sur soi-même pour dominer les mauvais démons que tout être humain porte en soi.

Les démons et fantômes, si présents dans l'imaginaire dibadien, ne sont pas représentés, de peur de les attirer magiquement à l'intérieur du temple.

Beaucoup d'émotions, parfois violentes, se libèrent pendant les cérémonies konachoustai. Vincent, souvent mal à l'aise dans son travail de milicien au service d'un Etat cyborg dont il devinait la vraie nature, se surprenait à invoquer Sakhali Choch, le dieu de l'effort intérieur, et Ichani la bienveillante.

Contrairement à Vincent, Diletyet s'ennuyait dans le temple et se méfiait des prêtres, hypocrites et manipulateurs. Pour elle, le konachoustai faisait partie des bizarreries de la vie à Dibadi, et le dimanche matin elle préférait rester au lit ou faire son ménage.

CHAPITRE 12

Vincent avait pris l'habitude d'aller lire dans la bibliothèque de la rue Sopinayet, proche de la caserne. Située dans un immeuble mal entretenu qui devait dater d'une trentaine d'années, elle n'était pas très grande, composée seulement de trois pièces mal éclairée en rez-de-chaussée. Les livres provenaient surtout de dons des services municipaux et de donateurs privés. À Dibadi le papier est très cher, et donc les livres aussi. Pour cette raison il est très mal vu de jeter un livre usagé : on le revend ou on le donne. La bibliothèque de la rue Sopinayet héritait ainsi de livres qui ne trouvaient pas preneur sur les marchés du dimanche. Notamment, des vieux livres techniques périmés et des ouvrages tapés à la machine à écrire par des étudiants, pleins de fautes de frappe et reliés artisanalement.

C'est dans un volume soporifique intitulé *Tilikēmquanën nanukhachyezda* (Études Démographiques) que Vincent avait eu la confirmation de ses doutes : la population francophone originelle de Dibadi avait entièrement disparu à la fin de la guerre. Déportée ou massacrée par les robots de Pupong. Les chiffres étaient clairs, pour qui savait - et voulait - les trouver.

Diletyet accompagnait parfois Vincent à la bibliothèque, mais uniquement pour emprunter des livres illustrés. Il y en avait tout un rayon, résultat du travail individuel de collégiens qui avaient ainsi montré leur talent de calligraphes et de dessinateurs. Les histoires ainsi illustrées avaient toujours l'air de sortir des officines de propagande des cyborgs.

Ce jour-là, Vincent s'était assis à la grande table de la salle principale, en compagnie d'une douzaine de lecteurs habituels, des garçons et des filles portant l'uniforme bleu du lycée local, et deux hommes d'âge mûr, vieux

garçons aigris, angoissés par leur clochardisation possible, un type humain fréquent à Dibadi. Diletyet était rentrée à la caserne, avec dans son sac de paille tressée les livres qu'elle avait empruntés.

C'était un jour de semaine, en fin de matinée. Vincent aimait venir à la bibliothèque lorsqu'il y avait peu de monde.

Un homme vêtu d'un costume de toile brune, une grosse sacoche de toile bleue en bandoulière, entra dans la pièce. Vincent le reconnut aussitôt : c'était Chon Khuchëk, avec qui il avait eu une longue conversation dans le train qui l'avait amené de son pays natal jusqu'à Dibadi.

Khuchëk avait peu changé depuis deux ans. Il était toujours aussi petit, maigre et chauve, avec des yeux bleus dans un visage ridé. Il ne sembla pas reconnaître Vincent, qui se replongea dans sa énième relecture des *Tilikëmquanën nanukhachyezda*, prenant des notes dans un carnet, et cherchant, derrière les chiffres arides et souvent approximatifs, à reconstituer la véritable histoire du peuple dibadien.

Khuchëk discuta longuement, à voix basse, avec la bibliothécaire, une grosse femme aux manières brusques, puis il s'approcha de la table où se trouvait Vincent :

"*Chetenche*, vous devez rendre ce livre" dit-il à voix basse.

"Comment cela, *chetenche* ?" rétorqua Vincent.

"Je travaille pour les services culturels du gouvernement. Ce livre contient des erreurs, nous allons le remplacer par une version corrigée" dit Khuchëk d'une voix fatiguée. S'il reconnaissait Vincent, il n'en disait rien.

"Une version corrigée... Je vois ce que vous voulez dire."

"Vous avez remarqué des erreurs dans le livre, vous aussi ?" demanda Khuchëk avec un sourire triste.

"Non. Et vous comprenez ce que je veux dire."

Vincent était satisfait, autant de tenir tête au vieux Khuchëk que de parler dibadien aussi bien que lui.

Khuchëk s'assit à côté de Vincent, et lui dit, en le regardant droit dans les yeux :

"*Chetenche*, vous ne voudriez pas vous faire expulser de la bibliothèque, n'est-ce pas ? Vous avez l'air d'être un bon citoyen. J'ai un travail à faire, et je dois le faire."

Vincent se rappela qu'il était milicien. Un incident avec un employé du gouvernement serait très mal vu à la caserne. Il ferma le livre et le donna à Khuchëk.

"Merci" dit ce dernier avec un sourire. "Mais je crois que je vous reconnais. Vous êtes arrivé ici il y a deux ans, n'est-ce pas ? Vous êtes francophone d'origine ? Je me souviens d'une longue conversation dans un train..."

"Oui, c'est moi, Mantolo Haiakkhuch" dit Vincent, qui préféra utiliser son nom dibadien.

Ils se mirent à bavarder, ce qui attira l'attention de la bibliothécaire, qui leur jeta un regard courroucé. Khuchëk invita Vincent à faire un tour dans le quartier avec lui.

Ils sortirent de la bibliothèque et se dirigèrent vers le parc Sidni Pëchakh, que Vincent connaissait bien : en tant que milicien, il y allait souvent, la nuit, pour arrêter des clochards.

Vincent se dépêcha de dire à Khuchëk ce qui lui tenait à coeur :

"Vous me surprenez, citoyen Khuchëk. Vous avez commencé votre carrière en créant des mots pour la langue dibadienne, vous avez peut-être inventé certains des mots que nous utilisons dans cette conversation, et vous

vous retrouvez à courir les bibliothèques pour récupérer des livres, sous prétexte qu'ils contiendraient des erreurs. Vous savez bien que vos chefs vous ont demandé de récupérer des livres parce qu'ils mettent en danger la mythologie qu'ils ont inventée, l'histoire du général Pupong et des quatre vieillards ?"

Khuchëk hocha la tête.

"Mantolo" dit-il à voix basse, "Je vais te révéler un secret. Un tout petit secret, et tu comprendras pourquoi je fais ce que je fais. Les cyborgs qui nous gouvernent ne sont pas seuls. Les cerveaux des cyborgs sont faits de yeksootch, comme tu le sais."

"Oui, bien sûr, yeksootch le gaz pensant" dit Vincent, qui se demandait où Khuchëk voulait en venir.

"Eh bien, il n'y a pas que les cerveaux des cyborgs qui sont faits de yeksootch. Certains robots ont des cerveaux de yeksootch, également. On voit rarement ce genre de robots à Dibadi, mais plutôt à la campagne, où ils travaillent la terre, et construisent d'autres robots dans des usines loin de chez nous."

"Je suppose également que les dirigeables bleus, à peine visibles dans le ciel, mais dont on voit les lumières la nuit, ont aussi des cerveaux de yeksootch" dit Vincent.

"Oui, c'est cela... Eh bien, les vrais dirigeants du pays, ce sont des robots. Pas les robots que l'on peut voir dans les champs, dans les usines ou dans le ciel, non, des robots cachés, connectés au réseau informatique planétaire."

"C'est un secret, ça ?" demanda Vincent, incrédule.

"Pas vraiment, mais les cyborgs sont très imbus de leurs fonctions. Ils sont ministres, gouverneurs, sénateurs, et ils tiennent à ce qu'on pense que ce sont eux qui gouvernent. Alors qu'ils ne sont que des bouches dont la fonction est de transmettre les décisions prises par d'autres."

Ils étaient arrivés dans le parc. Il y avait peu de monde sur les bancs et dans les allées, quelques femmes dont les jeunes enfants jouaient dans l'herbe, et les inévitables demi-oisifs mal vêtus que l'on trouve partout à Dibadi.

"Et alors ?" demanda Vincent.

"Réfléchis un peu. Les cerveaux des robots sont mille fois plus rapides que les nôtres. Le travail intellectuel ne vaut presque plus rien. C'est pour ça qu'on n'a plus besoin de moi comme linguiste : des robots font le travail beaucoup mieux, beaucoup plus vite, et sans demander de salaire."

Khuchëk s'assit sur un banc, tout en continuant de parler :

"Une intelligence artificielle, c'est l'équivalent de mille cerveaux humains travaillant à plein temps. On ne sait pas combien elles sont, mais il y en a suffisamment pour gérer les neuf millions de dibadiens. Maintenant, elles font même les traductions. C'est pour ça que j'ai été transféré à la sous-direction des bibliothèques, on n'avait plus besoin de moi ailleurs comme linguiste."

"Vous avez toujours du travail" objecta Vincent, qui s'était assis à côté de Khuchëk.

"Oui, heureusement. Les cerveaux artificiels ont besoin de bouches : ce sont les cyborgs. Ils ont aussi besoin de mains : ce sont les petits travailleurs comme toi et moi. Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?"

"Je suis milicien" répondit Vincent.

"Bien, bien... Je récupère les livres inutiles pour qu'ils soient brûlés, et toi tu récupères les humains inutiles, les clochards sans ressources, les handicapés que personne ne veut prendre en charge, pour qu'ils soient... mis à l'écart, c'est bien comme ça qu'on dit ?"

"Si on veut." Vincent se sentit rougir.

"Tu vois, Mantolo, c'est ça qui est horrible, ici, quand on y pense. On brûle les livres, on fait disparaître les gens... Mais c'est fait proprement, et la grande majorité des habitants vit modestement mais normalement, travaille dans les ateliers ou dans les bureaux, prend des transports en commun bondés, mange une nourriture bon marché pleine de produits chimiques, et n'a peur que d'une chose, c'est de tomber dans la pauvreté et de rejoindre les hordes de clochards que tu pourchasses la nuit."

"On ne peut rien faire" dit piteusement Vincent. "Presque toute notre nourriture est produite par des robots. Le savoir technique est contrôlé par des robots. Nous sommes neuf millions de prisonniers dans une ville de quarante kilomètres de diamètre."

"Je ne te le fais pas dire..." dit Khuchëk avec un sourire. "Tiens regarde cette montre" dit-il en montrant sa montre à affichage numérique, fixée par un bracelet de bioplastique à son poignet pâle et velu. "Elle vaut cher, bien qu'elle utilise une technologie déjà ancienne et des composants bon marché. Pourquoi ? Parce qu'elle a été assemblée à la main par des humains dans un atelier, ici à Dibadi. Mais les composants électroniques ont été faits par des robots. Les Dibadiens ne savent pas les faire, mais les robots, si. Sans les robots, il n'y a plus de montres à Dibadi. Et ça ne s'arrête pas là. Sans les robots, il n'y a plus d'emplois dans les ateliers où l'on assemble les montres, ni dans les boutiques où on les répare et où on change les piles."

"Je vois" l'interrompit Vincent. "Les robots contrôlent Dibadi parce qu'ils contrôlent la technologie. Y compris la technologie militaire."

"C'est ça. Dans le fond, c'est simple. Toutes ces révoltes, ces émeutes qui éclatent de temps en temps, ne servent à rien, vraiment à rien. Si elles réussissaient, le peuple mourrait de faim en un mois."

"On pourrait détruire les robots et récupérer les champs, les cultiver nous-mêmes !" dit Vincent d'une voix farouche.

"Tu plaisantes, j'espère. Sans outils, sans semences, sans savoir-faire agricole ? Et même s'il était si facile que ça de tuer les robots, comment tenir jusqu'à la première récolte, alors que les dépôts de nourriture sont à la campagne, gardé par des robots, ou par des cyborgs, ce qui revient au même ?"

Vincent se sentit soudainement mélancolique. Il regarda une femme en longue jupe brune et veste marron, les cheveux noirs et le teint mat comme une gitane, qui jouait à la balle avec une petite fille qui avait l'air d'avoir trois ou quatre ans, et il se sentit un peu mieux. Au moins, la plupart des Dibadiens mangeaient à leur faim et vivaient en paix. Ce n'était pas nécessairement vrai dans les autres pays.

CHAPITRE 13

Un matin, Vincent apprit par son chef qu'il était convoqué par le capitaine Baltë dans le gymnase, avec une dizaine d'autres miliciens. Il s'y rendit, un peu inquiet.

Le capitaine Baltë était un grand et gros moustachu qui avait tendance à s'essouffler en parlant. Il les reçut debout, une feuille de papier à la main, et leur fit un bref discours:

"Patlisztada, chetencheda. Comme vous le savez, notre pays le Niémélaga est un protectorat du Padzaland, notre grand voisin francophone du nord-ouest. Ces gens-là respectent les droits de l'homme, et ils veulent nous en faire profiter. Une commission d'enquête padzalandaise va venir demain inspecter le Sëkukyakha. Les rumeurs selon lesquelles des clochards y seraient exterminés sont arrivées jusqu'à Padza."

Baltë sourit. Apparemment, les rumeurs l'amusaient. Les gens racontaient que les clochards - hommes, femmes, enfants - étaient envoyés dans les étages supérieurs de l'immeuble pour y être exécutés, après avoir languï pendant des années dans les étages inférieurs. On racontait des choses affreuses et contradictoires. Personne ne savait vraiment ce qu'il fallait croire. Ces ragots imbéciles irritaient les gens sérieux, qui savaient que des milliers de gens vivaient depuis des années dans le Sëkukyakha aux frais du contribuable et sans fournir le moindre travail.

Le capitaine reprit la parole :

"Les autorités ont décidé que des miliciens assureraient la sécurité des membres de la commission, c'est pour cela que je vous ai sélectionnés. Je vais vous résumer brièvement ce dont il s'agit : les Padzalandais sont arrivés à Dibadi en train hier soir. Des agents du ministère des affaires étrangères leur ont fourni des véhicules avec chauffeurs et des interprètes. J'ai désigné l'adjudant Kalatayi comme chef pour l'opération de demain. Vous disposerez d'un car de la milice, j'y ai veillé. Votre travail consistera à accompagner les Padzalandais, leurs interprètes et le haut fonctionnaire qui sera là pour les assister. C'est tout. Soyez corrects, vous représentez Dibadi, et les membres de la commission ont tout pouvoir, vous serez à leur service. Je répète : vous serez à leur service. L'adjudant Kalatayi sera le chef de l'opération et prendra les initiatives nécessaires pour que tout se passe bien. Rendez-vous ici tout à l'heure, à quatorze heures."

L'adjudant Kalatayi, un grand costaud au sourire mielleux qui avait une solide réputation de faux-cul et de lèche-botte, hocha la tête pour marquer son approbation.

Baltë recommença son discours, en changeant quelques mots. Cela faisait des années qu'il commandait des miliciens, dont très peu avaient le dibadien comme langue maternelle, et il avait pris cette habitude pour être sûr d'être bien compris.

Avant de mettre fin à la réunion, Baltë prit Vincent à part :

"*Chetenche Haiakkhuch...* Vous êtes francophone de naissance, n'est-ce pas ? J'ai des instructions particulières pour vous. Vous ferez comme si vous ne compreniez pas le français, c'est clair ? Je ne veux pas de discussion entre vous et les membres de la commission d'enquête. Ces gens-là sont nos ennemis, ne l'oubliez pas, ils essaient de faire condamner le Niémélaga pour crimes contre l'humanité ! Vous ne leur parlerez pas ! Mais vous écouterez, et ce soir, dès que vous serez rentré à la caserne, vous me téléphonerez chez moi pour me faire un petit compte-rendu. *Thush patitap wik...* Vous avez bien compris ?"

"Parfaitement. A vos ordres, mon capitaine."

Quelques heures plus tard, un car emmena Vincent et ses collègues devant le Sëkukyakha. Après une heure d'attente ils virent arriver une demi-douzaine de grosses voitures noires, chacune d'elles contenant, outre le chauffeur, un ou deux officiels padzalandais et un interprète dibadien. Contrairement à ce qui était prévu aucun haut fonctionnaire dibadien n'était là. Ce genre de dysfonctionnement était courant à Dibadi et n'étonnait personne.

Toutefois, Matësh, le directeur du Sëkukyakha, était là, vêtu de son plus beau costume gris et cravaté de bleu, décontracté et souriant.

Les Padzalandais étaient six, quatre hommes et deux femmes, et discutaient entre eux en français. Ils serrèrent la main de Matësh en faisant ostensiblement la grimace. Vincent se dit avec une joie perverse que l'après-midi commençait mal pour Matësh.

Les six interprètes dibadiens, qui étaient tous des femmes, papillonnaient et riaient en passant avec aisance d'une langue à l'autre. A Dibadi, les interprètes sont toujours des cyborgs. Vincent se demanda si les Padzalandais le savaient. Peut-être pas.

Le temps était gris, annonciateur de pluie prochaine. Les vingt étages de béton gris du Sëkukyakha et ses centaines de fenêtres de verre dépoli se dressaient au dessus d'eux, un spectacle familier pour Vincent, qui avait souvent l'occasion d'y amener des clochards capturés dans les jardins publics.

Matësh emmena la petite troupe - miliciens compris, il y avait plus d'une vingtaine de personnes - à l'intérieur du bâtiment, dans le grand hall d'entrée aux murs bleu clair. Comme d'habitude, une hôtesse et deux miliciens étaient assis derrière le comptoir.

"Où sont les résidents ? Nous voulons accéder à tous les étages," demanda une Padzalandaise, une grande femme corpulente aux longs cheveux rouges et bouclés qui contrastaient fortement avec ses yeux sombres et son visage basané.

Matësh indiqua les ascenseurs. L'adjudant Kalatayi dit à Vincent : "Tu suis la grande rousse, d'accord ?"

Après avoir discuté de nouveau entre eux les Padzalandais décidèrent de se diviser en trois groupes de deux et d'explorer séparément le bâtiment tout en restant en contact par téléphone-radio. Les employés permanents du Sëkukyakha leur serviraient de guide.

Vincent se retrouva dans un groupe constitué de Matësh, de la grande femme rousse, d'un petit Padzalandais fluet aux yeux clairs, de deux femmes-interprètes et d'un autre milicien. Ils étaient sept, ce qui était à peu près la capacité d'un ascenseur.

La femme rousse semblait avoir un rang important; elle parlait haut et fort et prenait des décisions sans consulter personne. Elle décida de commencer directement par le dernier étage. Matësh, qui faisait des efforts visibles pour ne pas avoir l'air trop servile, appuya sur le bouton du vingtième étage.

L'ascenseur était vieux et le trajet parut interminable à Vincent. Il remarqua que le petit fluet le regardait avec des yeux fixes et une expression crispée. Visiblement, il le prenait pour un tueur, à cause de son uniforme marron de milicien.

La porte de la cabine s'ouvrit. Ils pénétrèrent dans une toute petite pièce surveillée par des caméras. Matësh sortit un trousseau de clés et ouvrit une porte blindée, derrière laquelle se trouvait une salle immense mais plutôt basse de plafond, avec des colonnes de béton brut.

Une odeur forte, tiède et musquée prit Vincent à la gorge.

Il comprit pourquoi : la salle était remplie de centaines, voire de milliers de cages contenant des rats, de toutes tailles et de toutes les nuances de noir, de gris et de blanc. Les litières étaient sales, encombrées de morceaux de viande pourrissante à demi dévorée et de crottes séchées. Il devait y avoir là plusieurs milliers de rats, peut-être même plusieurs dizaines de milliers.

A la suite de Matësh, le groupe s'avança prudemment dans un couloir entre les cages. Le petit fluet prit des photos.

Vincent prit bien garde à ne pas s'approcher de certaines grandes cages, occupées par des rats géants, monstrueux, qui tremblaient de façon convulsive, s'accouplaient ou se battaient en faisant voler la paille de leurs litières.

"D'où vient la nourriture de ces animaux ? Et à quoi servent-ils ?" demanda la grande rousse d'une voix aigre.

"Nous achetons des aliments avariés, périmés, à prix réduit," expliqua Matësh. "Ces rats sont modifiés génétiquement. Certains d'entre eux, par exemple, ont un sang identique au sang humain. Ils nous sont fournis par le laboratoire Tagi-Bophin..."

"Je veux voir vos livres de comptes."

"Comme il vous plaira, Madame."

Matësh était certainement un cyborg : son sang-froid était parfait. La femme insistait :

"Nous irons consulter ces livres dans votre bureau, monsieur Matësh. En attendant, je veux tout voir dans cette salle..."

Derrière une cloison faite d'armoires métalliques placées les unes à côté des autres, ils découvrirent une dizaine de robots-araignées, d'environ un mètre cinquante de haut, totalement inertes. Ils étaient debout sur leurs huit pattes raidies, leurs quatre bras d'aluminium articulé pendant sur les côtés. Leur tête était une simple boule hérissée d'organes divers dont Vincent ne connaissait pas l'usage.

"Qu'est-ce que c'est que ça ?" hurla la grande rousse.

"Des robots, Madame. Ce sont des robots. Ils travaillent ici. Ils sont contrôlés par radio" expliqua Matësh. "L'intelligence artificielle qui les contrôle est située ailleurs, je ne sais pas où. Je communique avec elle par ordinateur. Aujourd'hui il n'y a rien à faire, donc les robots sont désactivés."

Après avoir longuement parlé dans son radio-téléphone la femme rousse décida de visiter le dix-neuvième étage. Matësh emmena le groupe jusqu'à un escalier menant à l'étage inférieur.

Au dix-neuvième étage une odeur douce, un peu écoeurante, flottait dans l'air. Une odeur du sang refroidi. Ils étaient arrivés dans un endroit aménagé comme une boucherie, avec des cloisons à hauteur d'homme, auxquelles pendaient des hachoirs de différentes tailles, et de grandes tables carrelées.

La femme rousse remarqua des cylindres creux d'environ un mètre de haut et cinquante centimètres de diamètres. L'intérieur de ces cylindres était obscur.

"Ce sont des vide-ordures" expliqua Matësh. "Les déchets tombent directement dans les bennes du sous-sol."

"Eh bien, on va examiner ces déchets."

"Les bennes ont été vidées la nuit dernière" dit Matësh d'une voix douce.

"On va vérifier... A quoi sert cet endroit ?"

"A écorcher et découper les rats. Comme je vous l'ai dit beaucoup de ces animaux sont génétiquement modifiés; leur chair est saine et comestible."

"Vous faites manger de la viande de rat aux gens ?"

"Non, pas du tout, jamais. Nous nourrissons les rats avec la viande de leurs congénères. Ce n'est pas vraiment de la viande de rat, d'ailleurs, elle est génétiquement modifiée pour avoir le goût et la consistance du lapin. Nous travaillons pour le laboratoire Tagi-Bophin, comme je vous l'ai déjà dit."

"Expliquez-moi, Monsieur Matësh, en quoi cette activité, disons agro-industrielle, est-elle de la compétence d'un centre d'accueil social comme le Sëkukyakha ?"

Matësh attendit que l'interprète ait fini de traduire les paroles de la femme rousse pour répondre :

"Nous avons besoin de nous autofinancer. Notre contrat avec Tagi-Bophin nous est nécessaire, financièrement parlant. Sinon, nous ne pourrions pas couvrir nos frais de fonctionnement."

"Je vois que vous avez réponse à tout, Monsieur Matësh" dit la grande rousse avec une ironie appuyée.

Matësh ne répondit rien.

Un peu plus loin, ils trouvèrent, comme ils s'y attendaient, d'autres robots-araignées désactivés.

"Il n'y a pas d'armoires frigorifiques, c'est surprenant pour un endroit où l'on travaille la viande" remarqua la grande rousse.

"Les rats aiment la viande faisandée" rétorqua Matësh.

A l'autre bout de l'étage ils remarquèrent de grandes armoires métalliques contenant des vêtements de toutes tailles, pour la plupart usés ou déchirés. Juste à côté ils virent des machines à laver et des séchoirs, des déchiqueteuses et des broyeuses, et des piles de cartons pliés.

"C'est notre laverie" dit Matësh. "Je récupère tout ce que je peux auprès d'associations caritatives, mais je suis obligé de faire le tri, on nous donne vraiment tout et n'importe quoi. Nous avons environ quinze mille pensionnaires dans cet immeuble, comme vous le savez."

"Il faudra aussi aller visiter ce laboratoire Tagi-Bophin..." dit la grande rousse.

"Il est à la campagne" dit Matësh. "Et puis, que verrez-vous ? Des rats, des ordinateurs, des robots et des cyborgs dans une ferme au milieu des champs."

"Monsieur Matësh, c'est à moi de décider de ce que fait la commission, pas à vous."

Le petit fluet avait dessiné le plan de l'étage sur un bloc-notes. Ce fut lui qui remarqua une pièce passée inaperçue.

Elle était assez grande et avait deux portes, l'une donnant sur le vestibule où se trouvait l'ascenseur, et l'autre sur la boucherie. Faiblement éclairée, elle n'avait ni fenêtres ni meubles, à part deux grands coffres de bois, l'un contenant des cordes et des lanières, l'autre des sacs de toile.

"Tiens tiens, un autre mystère" dit la grande rousse. "Quelle explication allez-vous nous donner cette fois-ci, Monsieur Matësh ?"

"Une explication toute simple et évidente, Madame" répondit Matësh sans se démonter. "Cette pièce est inutilisée, comme vous le voyez. On y stocke des cordes et les sacs, dont on a parfois besoin pour faire des paquets."

Vincent avait pensé à autre chose, mais il préféra ne rien dire. A son avis, les clochards qui devaient mourir étaient amenés dans cette pièce, individuellement ou par petits groupes, depuis l'ascenseur. Là, ils étaient ligotés et des sacs de toile étaient mis sur leur tête pour les empêcher de voir ce qui leur arrivait. Arrivés à la boucherie, ils étaient mis à la disposition des robots-araignées, étranglés et dépecés. Leurs vêtements étaient récupérés et lavés, le reste était détruit au moyen des déchiqueteuses et des broyeuses, pour finalement être jeté dans les vide-ordures. Leur chair nourrissait les rats dans les cages.

Les Padzalandais avaient moins d'imagination que Vincent. Ils se contentèrent de noter l'existence de la pièce et son contenu.

La grande rousse décida de passer au dix-huitième étage.

Vincent avait envie de vomir, son visage était couvert de sueur. Combien de personnes étaient ainsi tuées chaque année ? Tout dépendait, en fait, de la quantité de chair humaine que les rats pouvaient manger. Le Sökukyakha hébergeait environ un millier de personnes par étage, et les résidents changeaient d'étage en moyenne une fois par an. Les rats pouvaient-ils manger mille cadavres par an ? Mille fois cinquante kilos de viande, disons. De quoi nourrir dix mille rats, à raison de cinq kilos de viande par an pour chaque rat ? Il n'avait aucune idée de la quantité de viande qu'un rat pouvait manger en un an. Et il y avait bien dix mille rats au vingtième étage...

Le groupe descendit un escalier pour atteindre le dix-huitième étage. Matësh ouvrit une porte blindée avec une des clés de son trousseau, et ils se retrouvèrent dans un vestibule sans fenêtre, équipé de caméras de surveillance.

"Ces caméras sont reliées à une intelligence artificielle" expliqua Matësh. "En cas d'incident la milice est automatiquement prévenue."

Matësh ouvrit une deuxième porte, et le groupe se retrouva dans un long couloir blanc et relativement propre, dont les deux côtés étaient bordés de portes numérotées.

"Ce sont les chambres des résidents" expliqua Matësh. "Il y a aussi des sanitaires, une cuisine, un réfectoire et une salle de jeux."

Une dizaine d'hommes vinrent à leur rencontre. C'était visiblement des résidents, vêtus de haillons, maigres et l'air apathique, les joues creuses et les dents en mauvais état. Aucun d'eux n'était jeune.

"Nous sommes obligés de leur donner des médicaments pour éviter les bagarres" dit Matësh tranquillement. "L'inconvénient, c'est que ces médicaments diminuent fortement l'appétit. Ils diminuent aussi la libido, ce qui est une bonne chose quand des hommes vivent entassés les uns sur les autres."

La grande rousse s'emporta : "Est-ce que c'est une façon de traiter les gens ? Vous n'avez pas honte ?"

"Si vous voulez emmener tous nos pensionnaires au Padzaland avec vous, pour moi il n'y a aucun problème" répondit Matësh avec un grand sourire.

La grande rousse répondit quelque chose d'une voix sifflante, que Vincent entendit mal et que l'interprète ne traduisit pas.

Au fond du couloir, Vincent remarqua un petit groupe de miliciens. Il les reconnut : c'étaient des cyborgs affectés au Sëkukyakha. Ils étaient tous de haute taille et puissamment musclés, mais seulement armés de matraques, avec des menottes passées dans leurs ceinturons.

Le petit fluet était déjà en train de tracer un plan de l'étage sur son bloc-notes pendant que la grande rousse discutait avec les résidents par l'intermédiaire de l'interprète.

De plus en plus de résidents arrivaient, et au bout d'un moment le couloir en fut rempli. Les miliciens-cyborgs les firent dégager, poliment mais fermement. Les résidents s'exécutèrent sans protester. Dix ou quinze ans de Sëkukyakha les avaient détruits psychologiquement et physiquement.

Au bout d'une heure, le groupe descendit au dix-septième étage derrière Matësh. Ils retrouvèrent les deux autres groupes.

"C'est pas l'idéal ici mais nous n'avons rien vu d'illégal" dit l'un des Padzalandais à voix basse. Les membres de la commission ne savaient pas que Vincent parlait français et ils s'exprimaient librement devant lui, comme s'il n'était pas là.

"On aurait dû faire une visite surprise" dit la grande rousse d'un ton rageur.

"C'est ça, ils nous auraient laissé entrer rien qu'en voyant nos passeports padzalandais et nos lettres de mission" rétorqua une jeune femme sur un ton sarcastique.

"Tirons-nous d'ici, j'étouffe" dit le petit fluet entre ses dents, tout en surveillant du coin de l'oeil les interprètes, qui s'étaient éloignées pour discuter entre elles.

Soudainement, un flot de paroles s'échappa de la bouche du petit fluet : "Je ne supporte pas les Dibadiens, non, vraiment pas. On ne sait jamais qui sont les cyborgs et qui sont les humains. De toute façon, il faudrait tous les éliminer, tous les Dibadiens, et pas seulement les cyborgs. Les humains d'ici parlent la langue des cyborgs, ils pensent comme les cyborgs, ils ont adopté la religion des cyborgs. Pour moi ce sont... des rats, c'est ça, oui, des rats. Regardez-moi ces idiots d'interprètes... Je suis sûr qu'elles savent la vérité sur le Sëkukyakha, et elles sont bien contentes que nous n'ayons rien trouvé."

"Serge, tu dis ce que nous pensons tous" murmura la grande rousse d'une voix grave.

Vincent, qui se sentait de plus en plus mal, était outré. C'était donc ça, ce que pensaient ses anciens compatriotes ? Il en avait presque les larmes aux yeux.

"Je dois vérifier la comptabilité" dit la grande rousse.

Tout le monde descendit par les ascenseurs jusqu'au premier étage, où se trouvait le bureau de Matësh. La grande rousse s'y enferma pendant une heure avec le petit fluet, une interprète et Matësh lui-même, pour vérifier les

livres de comptes pendant que les autres membres de la commission d'enquête et les Dibadiens descendaient dans le hall.

Vincent était censé rester avec la grande rousse, dont il assurait la protection, mais Matësh lui fit signe de ne pas entrer dans son bureau. Il s'appuya contre le mur du couloir et au bout d'un moment il se sentit mieux.

Finalement la grande rousse et le petit fluet sortirent presque en courant du bureau de Matësh, descendirent vers le hall au pas de charge et se dirigèrent vers la sortie, suivis des autres Padzalandais et des interprètes.

"Mon adjudant, je n'ai plus besoin de vos hommes" dit Matësh à Kalatayi d'un ton joyeux. "Vous pouvez rentrer dans votre caserne."

Ce fut le capitaine Baltë qui eut le mot de la fin, lorsque Vincent lui téléphona le soir :

"Vous voyez, Haiakkhuch, l'avantage avec les cyborgs, les robots et les intelligences artificielles, c'est qu'ils n'ont pas d'état d'âme et qu'ils ne parlent pas. Je doute fort que l'on puisse faire faire par des humains le travail que font les robots-araignées à la boucherie..."

CHAPITRE 14

Le lendemain de sa visite au Sëkukyakha avec la commission d'enquête, Vincent se sentit plutôt déprimé. Il préférerait ne pas faire part de ses états d'âme à Diletyet, pour ne pas l'inquiéter, et il sortit pour marcher seul dans les rues.

A Dibadi les salaires de la très grande majorité des habitants sont faibles. Le salaire minimal est d'un ducat par heure de travail. Les clochards qui louent leurs services comme portefaix pour décharger les camions reçoivent un ducat pour une heure et demie de travail. La semaine de travail est de six jours de huit heures. Un travailleur de base travaillant à temps plein gagne donc au minimum quarante-huit ducats par semaine. Tout ce qui est subventionné est bon marché : un ticket de métro coûte cinquante sous (un demi ducat), un repas pour une personne dans une cafétéria (entrée, plat principal, café) coûte un peu moins d'un ducat. Le logement dit social est très bon marché, la médecine est gratuite dans les hôpitaux publics, l'enseignement est gratuit jusqu'à l'âge de quinze ans. Même les uniformes d'écoliers sont fournis par l'Etat. Les vêtements de drap marron que portent beaucoup de Dibadiens sont fabriqués dans des entreprises publiques et très bon marché. D'ailleurs, l'uniforme des miliciens en est une variante.

Il n'y a pas vraiment de système de retraite, bien que les banques proposent divers systèmes de "comptes bloqués" qui sont censés être l'équivalent. Les gens âgés de plus de soixante-cinq ans et les invalides touchent une pension d'une vingtaine de ducats par semaine et sont dispensés de loyer dans les appartements publics. A condition, bien sûr, d'en trouver un dans cette ville géante et surpeuplée.

Tout ce qui n'est pas subventionné, est très cher: une carte routière coûte douze ducats, un trajet en taxi, cinquante sous la minute.

Il fallut un certain temps à Vincent pour comprendre comment le système maintenait les gens sous contrôle : pour ne pas glisser dans la misère, avec le Sëkukyakha ou l'un de ses équivalents comme ultime horizon, il faut travailler. Quarante-huit heures de travail par semaine sans congés payés, et juste de quoi vivre. Economiser sou par sou pendant des mois pour se payer une paire de chaussures de bonne qualité plutôt que les souliers de toile fournis par l'Etat. Faire les marchés où tout se vend et se revend. On ne jette rien, à Dibadi. Un pantalon archi-usé, reprisé tellement de fois qu'on ne voit plus le tissu originel, fera le bonheur d'un pauvre qui l'achètera un ducat sur un marché.

Vincent s'aperçut avec amusement qu'à Dibadi les teinturiers font vraiment de la teinture : vous leur donnez un vêtement constitué de rapiécages de couleurs diverses, un vrai manteau d'Arlequin, et ils le teignent dans la couleur de votre choix - en général noir ou gris sombre - afin que le vêtement ait l'air neuf.

Ceux qui ont la chance de porter un uniforme - et cela fait beaucoup de monde à Dibadi : écoliers, pompiers, miliciens, agents des transports publics - ont tendance à le porter même lorsqu'ils ne sont pas en service. C'est souvent leur seul vêtement en bon état et ils montrent en le portant qu'ils ont un travail stable. De plus, ils peuvent compter sur la solidarité quasi-automatique des autres porteurs d'uniformes.

Toutefois, comme beaucoup de miliciens, Vincent préférait porter une tenue anonyme lors de ses promenades en ville : son premier uniforme, dont il avait enlevé les insignes et qu'il avait fait teindre en noir, le transformant ainsi en un costume d'allure très dibadienne. Mais il gardait ses solides godillots de cuir, bien commodes pour la marche à pied. De toute façon, il n'en avait pas d'autres, à part une paire de sandales en bioplastique qu'il portait chez lui.

Malgré la pauvreté généralisée - et Vincent savait que les miliciens faisaient presque partie des privilégiés - un grand nombre de gens possèdent des voitures. D'où vient l'argent ? Vincent estimait que 10% seulement des Dibadiens avaient les moyens d'acheter une voiture : chirurgiens, hauts fonctionnaires, commerçants, hommes d'affaires... Comme la plupart des femmes travaillent et qu'il y a relativement peu d'enfants et de vieillards, cela doit faire, disons, cinq cent mille voitures, les gens riches se mariant plutôt dans leur milieu et beaucoup de couples, même riches, se contentant d'un seul véhicule. Il faut y ajouter les taxis, les camions, les bus, qui sont très nombreux. Les camions tirent parfois d'immenses remarques, les bus sont souvent surdimensionnés.

Voilà pourquoi il n'y a pas d'autoroutes à Dibadi, se dit Vincent : il n'y en a pas vraiment besoin. Voilà aussi pourquoi il y a sans arrêt des embouteillages dans les quartiers centraux : tous les véhicules sont obligés de passer par un nombre relativement restreint de grands axes de circulation.

Après une heure de marche sous un ciel orageux Vincent arriva dans un quartier qu'il ne connaissait pas. Il repéra toutefois une station de métro, reconnaissable aux rampes jaunes de l'escalier qui menait vers le sous-sol. Le nom de la station, Pil-Emus, ce qui signifie la vache rouge, écrit au-dessus de l'entrée, ne lui disait rien. Il aurait au moins un changement à faire pour rentrer chez lui.

Avec ses immeubles de béton gris, ses petites boutiques, ses rues encombrées de voitures et la foule anonyme qui se pressait sur les trottoirs, le lieu aurait pu être situé n'importe où à Dibadi. Comme les autres, les gens n'avaient certainement que peu d'espoir d'améliorer leur sort, ils n'étaient motivés que par la peur de la clochardisation.

Dans le pidgin amérindien d'où le dibadien est issu, le mot "kwas" signifie à la fois "peur" et "domestiqué." Les cyborgs ont affiné la notion : *quas* signifie peur, et *quasën*, qui en est dérivé, signifie domestiqué, dressé. Mais le lien étymologique reste présent. Comme en français, se dit Vincent, qui avait lu quelque part, avant de venir à Dibadi, lorsqu'il était encore au lycée, que "mener" vient du latin "minari", menacer. Souvenir de l'époque lointaine où l'on "menait" les vaches à grands cris menaçants...

Evidemment, cette peur, permanente et omniprésente comme une musique d'ambiance, n'est que rarement mentionnée. On parlera plutôt d'éthique du travail (*hanyet tlushgonin*) et de civisme (*hotilikëmnin*). Il faut travailler pour mériter sa nourriture, c'est la base de la morale publique.

Si cela ne suffisait pas, les intelligences artificielles, dont l'emplacement est secret, cerveau collectif du grand corps de Dibadi, peuvent couper l'électricité, le téléphone ou l'eau à tout moment, dans un quartier donné ou sur toute la ville.

Dans ces conditions, la contrainte pure, exercée par la police, la milice et l'armée, n'est qu'un complément, la partie émergée de l'iceberg. La liquidation des clochards devient alors un acte responsable, et même indispensable, comme lorsqu'un garde-chasse abat un certain nombre de cerfs et de sangliers dans une forêt pour les empêcher de devenir trop nombreux et de ruiner l'environnement. Ce n'est pas de la cruauté, simplement la gestion normale, routinière, des ressources. De l'écologie appliquée.

Après avoir vainement cherché un banc pour s'asseoir, Vincent entra dans un café. Il ne savait trop s'il avait trouvé la vérité, ou s'il était parvenu à se convaincre que ce qui se passait au Sëkukyakha - et qu'il n'était pas censé savoir - était juste et nécessaire.

Il commanda une bière sucrée, une *otlakhya*. Allons, la vie était belle : les idiots et les malchanceux tombaient dans la trappe - le Sëkukyakha - pour que les autres, la majorité des autres, puissent manger à leur faim et vivre normalement. Et lui, Vincent Chafrichetaine, devenu Mantolo Haiakkhuch à Dibadi, il faisait partie des gagnants : il avait un travail stable et relativement bien payé, une femme, un logement, et de quoi se payer une *otlakhya* de temps en temps.

Une serveuse très maigre, aux traits marqués, vint lui apporter sa boisson. L'otlakhya était excellente : agréablement fraîche, assez sucrée pour être douce, mais sans que le sucré n'arrive tout à fait à dissimuler le goût piquant de l'alcool et l'amertume de l'herbe fermentée.

CHAPITRE 15

Un matin, vers la fin de l'été, le capitaine Baltë rassembla dans le gymnase de la caserne la centaine de miliciens qui constituait sa compagnie. Il avait, disait-il, "un message important" à leur transmettre.

Vincent et ses collègues sortirent des chaises pliantes et des bancs d'un hangar adjacent et s'assirent dessus. Le gymnase servait souvent de salle de spectacle et de conférence.

Le capitaine Baltë était grand, massif, rougeaud et moustachu. Malgré sa bedaine proéminente il avait fière allure dans son uniforme marron bien coupé. Lorsque tous les miliciens se furent assis, il prit la parole, un micro sans fil à la main :

"Messieurs, je ne vous ai pas rassemblés seulement pour le plaisir de vous voir.

Dans les semaines et les mois qui viennent, nous allons devoir faire usage de nos armes pour défendre le Niémélaga, notre pays.

Les renseignements obtenus par le gouvernement sont clairs : plusieurs millions de réfugiés de la faim s'appêtent à passer notre frontière orientale. Certains disent qu'ils sont une dizaine de millions, voire davantage. Nous n'avons pas les moyens de les nourrir, d'autant plus que derrière eux il y a des centaines de millions de leurs congénères, tout aussi désespérés. Le ministère des Affaires Etrangères estime qu'il faudra peut-être faire face l'année prochaine à une deuxième vague qui compterait cent millions de personnes... Du jamais vu dans cette partie du continent.

De plus, dans les pays d'origine des réfugiés la famine touche aussi les militaires et les policiers. Ils sont partis avec leurs armes, et souvent ils ont vendu les armes et les munitions qu'ils étaient censés garder dans des arsenaux. Un fusil-mitrailleur vaut un sac de blé, un pistolet automatique vaut une tablette de chocolat. Parmi les millions d'envahisseurs que nous attendons, plusieurs centaines de milliers sont armés. Nous devons faire face à des gens qui auront des fusils de guerre, des pistolets et des grenades, et qui savent qu'ils devront nous marcher sur le corps pour trouver à manger."

Le capitaine parlait une langue simple, à la prononciation rapide, le dibadien standard du *Eikanem ye Tlatayetgo*, auquel il ajoutait des termes techniques mais supposés connus de son public, avec de temps en temps un mot ou une expression du rude argot milicien. La plupart des miliciens parlent comme ça, au moins entre eux. Avec les non-miliciens ils évitent l'argot particulier et les termes techniques, qui permettent de deviner leur profession même lorsqu'ils ne portent pas l'uniforme. La plupart des Dibadiens détestent et méprisent les miliciens, et ces derniers ont appris à être discrets au milieu des civils. Vincent avait appris à la bibliothèque de la rue Sopinayet l'argot passe-partout des lycéens et des étudiants et c'était devenu sa façon préférée de parler à l'extérieur de la caserne.

La langue dibadienne, conçue pour exprimer un maximum de concepts avec un minimum de mots différents, facilite la tâche des orateurs occasionnels comme le capitaine Baltë. L'expression "s'appêtent à passer" se traduit très simplement en dibadien : *dilet chaiki chako dihu*, c'est-à-dire, littéralement "direct bientôt venir à travers". Vincent, qui écoutait religieusement ce que disait le capitaine, eut une pensée pour les centaines de traducteurs (ou bien était-ce une seule intelligence artificielle hyper-rapide ?) qui avaient fait de leur mieux pour traduire le plus simplement et clairement possible les expressions idiomatiques des langues naturelles.

Il était bien connu que Baltë avait des problèmes pulmonaires. Après s'être arrêté pour retrouver son souffle, respirant lourdement et rouge comme une pivoine, il reprit son discours :

"Le mal, dirais-je, est planétaire. Nous étions huit milliards d'êtres humains il y a encore cinquante ans. Depuis, la nourriture s'est faite rare. En fait, elle a commencé à manquer bien avant, lorsque la planète a atteint le chiffre de sept milliards d'habitants, il y a environ un siècle.

Depuis un siècle, les pénuries deviennent des famines et les guerres ravagent la planète. Les cyborgs sont apparus dans un monde qui s'effondrait et ils ont fondé le Niémélaga, dont nous avons l'honneur et la chance d'être à la fois les citoyens et les défenseurs. Je ne vais pas vous raconter l'histoire du dernier siècle, vous la connaissez tous, au moins dans ses grandes lignes. Des nations entières ont été massacrées, d'autres se sont constituées lorsque les survivants se sont regroupés et ont entrepris de rebâtir ce qui pouvait l'être.

Nous les Dibadiens, nous faisons partie des nations qui sont nées des guerres des cent dernières années. Des dizaines de peuples ont disparu, quelques uns sont nés pendant les grandes turbulences. Comme disait un historien, lorsqu'il n'y a pas assez à manger pour tout le monde, soit la natalité diminue soit la mortalité monte, et pour faire monter la mortalité il n'y a pas trente-six méthodes. Il faut tuer. Nous les Dibadiens, nous sommes les descendants des vainqueurs. Les vaincus sont morts, où ont été assimilés par les vainqueurs.

Dans le monde entier nous ne sommes plus que cinq milliards d'humains maintenant, à survivre sur une planète qui produit de moins en moins de nourriture chaque année. Il faudra descendre à moins de deux milliards et demi, paraît-il, pour retrouver un équilibre entre la population et les ressources.

Je sais que, même maintenant, il y a encore des gens parmi nous qui se demandent comment une planète qui a pu nourrir huit milliards d'hommes il n'y a pas si longtemps n'arrive pas à en nourrir cinq. C'est pourtant évident. Pour produire de la nourriture, il faut de l'énergie. Sans énergie, pas de tracteurs pour labourer, pas de transports non plus. Pas d'électricité pour chauffer et éclairer les serres. Sans énergie, pas d'industrie pour fabriquer les tracteurs. Tout se tient, dans une société industrielle. C'est comme un moteur, si une courroie lâche, le moteur cale.

Il se trouve que depuis un siècle, le pétrole, le charbon, et même l'uranium, s'épuisent. L'énergie solaire, l'énergie éolienne, la géothermie, les remplacent de façon imparfaite. Cela veut dire moins d'engrais, moins d'énergie pour extraire l'eau du sous-sol ou pour dessaler l'eau de mer, moins de tracteurs pour labourer. Les transports coûtent plus cher, beaucoup plus cher qu'autrefois. La nourriture est devenue plus chère, trop chère, parfois elle manque et les pauvres meurent de faim. Et il y a des nations entières de pauvres, sur tous les continents. En fait, l'humanité, c'est quatre-vingt-dix pour cent de pauvres, même à Dibadi.

Autrefois, il y a un siècle, il y avait des pays riches, où un pauvre, c'était quelqu'un qui n'avait pas de voiture. Les pauvres étaient minoritaires dans beaucoup de pays, c'est tout dire. Ce monde d'une richesse inouïe, que nous avons du mal à imaginer tellement notre réalité quotidienne est différente, a disparu et ne reviendra jamais. Il y a beaucoup de voitures dans nos rues à Dibadi, mais il y a au moins dix fois plus de piétons, qui se déplacent à pied et dans des transports en commun chroniquement bondés et inconfortables, parce qu'ils n'ont pas le choix.

Oh, il y a bien une solution, c'est le yeksootch, cette substance mystérieuse, mi-gazeuse mi-liquide, qui permet de stocker l'énergie dans des batteries d'un poids très faible et de créer des cerveaux artificiels. Mais seuls les cyborgs connaissent la formule du yeksootch, et bien sûr ils veulent en garder le secret pour eux. Et les humains ne veulent pas être dominés par les cyborgs, ils préfèrent crever de faim. A Dibadi, nous mangeons à notre faim, à part les clochards, et nos appartements sont chauffés l'hiver et éclairés la nuit, parce que nous profitons de la technologie des cyborgs, basée sur le yeksootch. Dans les campagnes autour de Dibadi des robots, dont certains sont des humanoïdes, cultivent la terre et produisent tout ce dont nous avons besoin, et des champs de panneaux solaires captent la chaleur et la lumière pour la transformer en électricité.

C'est pour cela, parce que le Niémélaga est un îlot de prospérité relative dans un monde à l'agonie, que nous devons faire face à cette invasion. Il y a des gens qui meurent de faim chez nous, mais ils sont une minorité. Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous ennuie avec toutes ces histoires... Ou plutôt, vous vous en doutez.

Dix millions de crève-la-faim munis d'armes à feu vont nous envahir, et notre devoir est de les empêcher de piller nos zones agricoles et d'arriver jusqu'à Dibadi."

Baltë s'était tu. On aurait entendu une mouche voler. Les miliciens étaient silencieux et graves, comme des soldats dans les moments qui précèdent une bataille, lorsqu'on attend l'ordre de monter à l'assaut.

Un sergent se leva pour faire une remarque :

"Le Niémélaga est un protectorat du Padzaland. C'est aux Padzalandais d'assurer notre défense !"

Baltë secoua la tête :

"Les Padzalandais comptent sur nous pour empêcher les réfugiés d'arriver jusque chez eux, mais ils ne feront rien pour les cyborgs, qu'ils craignent et détestent, et ils ont bien raison. Le Niémélaga a une petite armée, composée de cyborgs en uniforme blanc. Elle est censée être suffisante pour assurer la défense du pays, mais les Padzalandais ont été féroces dans les négociations qui ont conduit les cyborgs à accepter de passer sous leur protectorat, il y a une cinquantaine d'années. L'armée niémélagane officielle est minuscule. C'était ça, ou mener une guerre perdue d'avance contre le monde entier."

Le sergent ricana :

"Les cyborgs ont appris aux robots à tirer au fusil, et il y a des millions de robots dans les campagnes."

"Je sais, et je vais même vous montrer quelque chose qui n'entre pas dans les effectifs militaires."

A ce moment-là, Vincent ne put s'empêcher de se lever et de dire ce qu'il pensait :

"Est-ce que ces réfugiés, même s'il en vient dix millions, ou cent millions, sont des ennemis ? Vous l'avez dit vous-même, ce sont des gens qui ont faim. On ne va quand même pas leur tirer dessus ! Ce sont nos frères humains !"

Le visage du capitaine tourna au rouge brique. Les mots jaillirent de sa bouche, rapides et méchants comme des petits serpents blancs :

"Haiakkhuch, vous avez raté votre vocation, vous auriez dû devenir prêtre, et passer vos journées à prier les dieux. Vous êtes un drôle de milicien. Ces gens-là vont bousculer nos garde-frontières et voler notre nourriture. Il faudra leur faire de la place dans nos maisons, s'ils arrivent jusqu'ici. Ils vont couler le bateau, et nous avec. Nous sommes en état de légitime défense. S'ils viennent jusqu'ici, à Dibadi, c'est la famine pour nous tous... *Tlët...*"

Baltë semblait faire un effort énorme pour garder son sang-froid et ne pas se mettre en colère. Lorsque ça lui arrivait, il perdait toute mesure et devenait violent et grossier envers ses subordonnés. De plus, sa méchanceté était proverbiale.

Les mains tremblantes, il fit un geste saccadé du bras pour inviter Vincent à se rasseoir

"Bon, j'en viens au deuxième point de mon discours" dit-il d'une voix lasse et hargneuse.

Il sortit d'une sacoche posée à côté de lui un modèle réduit d'avion, d'une trentaine de centimètres de long, peint en bleu terne.

"Ceci, messieurs, est peut-être ce qui va nous sauver. Un micro-avion robot. Vingt-neuf centimètres de long, quarante centimètres de large. Ses hélices fonctionnent grâce à des batteries au yeksootch, il peut rester en l'air pendant des semaines. Il est armé d'un micro-canon à balles perforantes, avec un chargeur de quinze cartouches."

Baltë fit tourner le micro-avion à bout de bras au-dessus de sa tête.

"Les balles perforantes, si elles sont tirées à courte distance par le micro-avion, peuvent trouer un casque ou un gilet pare-balle. En traversant le corps humain elles créent des hémorragies internes, et l'agonie peut être longue. Le micro-avion a un minuscule cerveau de yeksootch qui lui donne l'intelligence d'un chien d'attaque. Il perçoit l'infrarouge, il peut donc repérer un corps humain la nuit ou sous les feuillages. Il communique par radio, dans un code spécial. Si les communications radio sont brouillées, il peut faire clignoter ses lumières en code Morse."

"Qui contrôle les micro-avions ?" demanda quelqu'un.

"Des intelligences artificielles. Les micro-avions opèrent en essaim. Chaque essaim est contrôlé à distance par un *kusapish*, un dirigeable d'environ deux mètres de long qui contient un cerveau de yeksootch. Les micro-avions participent aussi à notre défense anti-aérienne, ils peuvent détruire un avion ou un hélicoptère en se précipitant contre lui. Les *kusapishda* communiquent avec les micro-avions par radio, mais aussi en faisant clignoter leurs lumières."

Vincent se souvint des lumières qu'il voyait la nuit au-dessus de Dibadi, des lumières blanches, rouges, et de couleurs plus incertaines, haut dans le ciel. Parfois, les lumières clignotaient, parfois elles étaient fixes. Au bout d'un moment, elles se déplaçaient dans le ciel, lentement ou à grande vitesse. C'étaient des *kusapishda*, presque invisibles le jour avec leurs faibles dimensions et leur couleur gris-bleu.

Baltë regardait avec satisfaction le micro-avion qu'il tenait devant lui :

"Nous sommes en train de produire des millions de ces beautés, dans des usines secrètes à la campagne. Ensuite, il sera temps de renégocier le protectorat..."

En ayant l'air de s'arracher d'un rêve, il ajouta :

"Les micro-avions et les robots n'interviennent qu'à plus d'un kilomètre des frontières et des grandes routes. On considère que si les gens s'en éloignent de plus d'un kilomètre, ils ont montré leurs mauvaises intentions. A moins d'un kilomètre autour des frontières et des routes, c'est l'armée qui contrôle le pays. Ailleurs, ce sont les *kusapishda*, les *klelwaks*, les robots. Et à Dibadi, c'est nous, les miliciens, et c'est là que nous intervenons. Dès la semaine prochaine nous devons arrêter et remettre à l'armée les étrangers qui essayeront d'entrer illégalement dans Dibadi. Vous patrouillerez à la périphérie de la ville, là où la banlieue se transforme en zone agricole.

Je ne sais pas ce que l'armée fera des gens que nous arrêterons. Il est prévu de les interner dans des camps loin de Dibadi. Les petits hommes verts de la campagne, les *klelwaks* comme on les appelle, se chargeront de les garder. Mais j'ai assez parlé. La semaine prochaine nous aurons beaucoup de travail, et en attendant je vous offre à tous un café. J'ai demandé que les cuisiniers nous en apportent."

Trois cantinières en tablier blanc étaient debout dans un coin du gymnase, à côté d'une table à roulettes sur laquelle trônait un cylindre de métal muni d'un robinet. Les miliciens firent la queue pour recevoir chacun une tasse de café synthétique dibadien, si chargé en produits chimiques qu'il est inutile de le sucrer.

Vincent se retrouva en train de boire un café tiède au goût bizarre. Il fut surpris de voir le capitaine se diriger vers lui et lui parler d'une voix faussement amicale :

"Dites donc, Haiakkhuch, qu'est-ce qui vous a pris tout à l'heure ? Vous n'êtes pas comme ça d'habitude. Expliquez-moi ce qui se passe dans votre tête."

Vincent s'était aperçu depuis longtemps que Baltë était un triste sire, odieux envers ses subordonnés et lâche devant ses supérieurs, et il n'aimait pas trop lui parler.

"Mon capitaine, il y aura des femmes et des enfants parmi les réfugiés. Et dix millions de personnes, ça fait beaucoup."

"Ah, c'est donc ça. Ne vous inquiétez pas. Les *klelwaks* enterreront les cadavres. Attention, je parle des cadavres des réfugiés qui seront tués dans les affrontements, pas des réfugiés qui seront internés dans des camps, où bien sûr on essaiera de les nourrir. Je ne sais pas en fait ce qui a été prévu pour les camps, et franchement je préfère ne pas le savoir, mais pour les cadavres de ceux qui seront tués dans les combats, les cyborgs ont pensé à tout. Les vêtements seront récupérés, ce qui peut être réutilisé sera nettoyé, on a trouvé un usage même pour les cheveux. On fera du feutre industriel avec. On peut faire beaucoup de choses avec du feutre. Avec un peu de chance on récupérera aussi des armes pour les *klelwaks* et des objets qu'il sera possible de vendre à Dibadi."

"Qui va s'enrichir en faisant ce commerce, mon capitaine ?"

"Des sociétés qui appartiennent à des cyborgs. Le marché des vêtements et des chaussures d'occasion est important à Dibadi. Mais la milice sera prioritaire pour les achats en gros, c'est sympa, non ? La viande... je veux dire la chair des défunts, sera mélangée à des graines et à des légumes pour nourrir les cochons. Ça fera baisser le prix de la viande de porc, une bonne nouvelle pour nos enfants qui ont besoin de protéines. Si les klelwaks travaillent aussi bien que prévu il ne restera que les os des cadavres. Ils les casseront en petits morceaux avant de les enterrer dans le sol. Les os, c'est plein de sels minéraux, et les sels minéraux, c'est bon pour les récoltes."

"Je vois, mon capitaine, qu'une catastrophe humanitaire peut aussi être une opportunité."

"Oui bien sûr, il suffit de réfléchir et de se préparer. Il faut avouer que les cyborgs sont très forts pour ça. Ils pensent à tout. Les Padzalandais sont terrifiés à l'idée d'être envahis par les crève-la-faim. Ils vont nous laisser gérer le problème, en pleurnichant en public sur la dureté de notre époque. Quand ils verront comment nous gérons le problème, ils vont avoir encore plus peur et ils vont étudier sérieusement une option militaire contre nous. Mais il sera trop tard, nous sommes déjà les plus forts, mais ils ne le savent pas encore. Le protectorat sera renégocié."

"Renégocié ?"

"D'après mes sources, nos dirigeants veulent rester sous protectorat padzalandais pour éviter le risque d'avoir le monde coalisé contre eux, comme il y a cinquante ans. Mais ils feront en sorte que le traité soit une coquille vide."

"Eh bien, on peut dire que nous vivons une époque historique. On pourrait même presque dire que nous avons de la chance" dit Vincent pour clore la conversation.

CHAPITRE 16

Le lundi suivant, avant l'aube, Vincent se retrouva dans un fourgon, avec une dizaine d'autres miliciens, en train de garder une route au sud-est de Dibadi. La route à deux voies s'étendait dans le lointain, à travers un paysage silencieux, qui se révéla à Vincent dans sa tranquille beauté verdoyante lorsque le soleil se leva.

Le sol était peu fertile à cet endroit, et le terrain était constitué de prés où paissaient des moutons gardés par des bergers silencieux, vêtus de longs manteaux sombres et coiffés de grands chapeaux qui dissimulaient leur visage. Par endroit, des arbres rabougris coiffaient des collines aux formes irrégulières. Vincent se souvint d'avoir lu qu'autour de Dibadi ce genre de collines était généralement constitué d'amoncellements de débris, voire de cadavres. L'héritage des guerres du siècle passé, se dit-il avec philosophie.

Les limites de la ville étaient marquées par une haie d'arbustes, dense et infranchissable, de trois mètres de haut et dont la largeur variait de trois à cinq mètres, suivant les endroits. La haie s'étendait à perte de vue, et Vincent supposa qu'elle jouait le rôle d'une muraille isolant la ville et la campagne.

Vincent identifia les arbustes comme étant des pyracanthas. C'était la première fois qu'il en voyait depuis qu'il vivait à Dibadi. Les pyracanthas portent de jolis fruits rouges, malheureusement toxiques, et sont hérissés d'épines. En s'approchant de la haie, Vincent vit qu'elle était envahie de pucerons. Par endroit des traces noires sur le sol révélaient d'anciennes combustions. Tous les cinquante mètres environ, la haie était coupée perpendiculairement par un mur de cinq mètres de haut, apparemment destiné à empêcher la propagation des incendies, accidentels ou volontaires.

La haie n'était qu'une muraille symbolique. Il était certainement possible de la franchir en moins d'une heure en creusant un tunnel végétal avec un sécateur ou une machette, mais il fallait être sûr de ne pas se faire repérer. Difficile, avec les *kusapishda* qui flottaient dans le ciel et dont Vincent avait remarqué pendant la nuit les clignotements colorés.

Vers huit heures du matin une camionnette apporta le petit déjeuner, à la grande joie des miliciens. Le café, très chaud, les ragaillardit et les petits pains leur remplirent agréablement l'estomac. Un tonneau d'aluminium contenait de l'eau potable _ *quoquayet chëk* _ vu l'inscription peinte dessus. Vincent but un verre d'eau jaunâtre. Dans la milice, il ne faut pas faire le délicat ni se poser trop de questions.

Il y avait peu de circulation sur la route, seulement des camions, presque tous surdimensionnés, qui amenaient dans la ville les produits de la campagne et de l'étranger et repartaient à vide. La ville de Dibadi consomme beaucoup mais ne produit que pour elle-même. Tout ce qui est exporté du Niémélaga vers l'étranger provient des fermes et des usines rurales, où ne travaillent que des robots et des cyborgs.

À mesure que le soleil montait dans le ciel, l'ennui devint insupportable. Les conversations roulaient sur la possibilité d'une invasion, qui paraissait bien invraisemblable dans un endroit aussi paisible.

Vincent emprunta une paire de jumelles à l'adjudant Chim et scruta les alentours. L'un des bergers qu'il avait vus le matin était toujours là, gardant ses moutons, debout, appuyé sur un long bâton, le chapeau à larges bords baissé sur les yeux. Un moment il releva la tête, et Vincent tressaillit : l'homme avait le visage verdâtre, presque pas de nez ni de lèvres, et deux ovoïdes noirs à la place des yeux. Un klelwak... C'était la première fois que Vincent en voyait un.

"Le berger, c'est un klelwak" dit Vincent à l'adjudant.

"Ça ne m'étonne pas" répondit Chim. "Non, vraiment pas. Si on allait lui parler ?"

"C'est peut-être dangereux."

Chim toisa d'un air ironique son jeune subordonné :

"Nous sommes des miliciens, et en plus, armés."

"Alors allons-y."

Ils marchèrent en direction du berger, qui était à environ cinq cent mètres d'eux et ne bougeait pas. Lorsqu'ils arrivèrent près de lui, ils virent qu'il était très grand, plus de deux mètres, avec une tête assez grosse par rapport à sa taille. Son manteau en peau de chèvre exhalait une odeur de vieux cuir mouillé.

"*Patlisztada, tlelwak*" dit Vincent.

"*Patlisztada*" répondit courtoisement le berger, d'une voix grave, un peu nasillarde.

Vincent ne savait pas quoi dire, Chim non plus, et ce fut le berger qui leur parla :

"*Chetencheda*, j'ai du travail. Il serait bon que vous retourniez à vos postes. Vous allez recevoir un appel radio qui va vous rappeler vos instructions, qui sont de garder la route, et rien d'autre. Il ne fait pas partie de vos attributions, notamment, de perturber le travail des ouvriers agricoles."

La bouche du klelwak s'ouvrait et se refermait au rythme de ses paroles, mais il était visible qu'il n'articulait pas. Sa voix provenait sans doute d'un appareil électronique caché dans sa cavité buccale. En fait, c'était rassurant : le klelwak était un robot, pas un extraterrestre.

"Comment sait-il tout ça ? Il est en contact avec une intelligence artificielle !" rugit Chim. "Allons-nous-en !"

Ils retournèrent au fourgon aussi vite qu'ils le pouvaient sans avoir l'air de fuir.

Ils ne reçurent aucun appel radio.

Une demi-heure plus tard, la relève arriva. Vincent et ses collègues repartirent dans le fourgon vers leur caserne, située dans le centre-ville. La haie de pyracantha était interrompue par une usine composée de quelques bâtiments entourés d'un mur de pierre et d'une très grande cour. Le fourgon entra par un portail, qui s'ouvrit automatiquement à leur approche, et sortit côté ville par un autre portail, qui s'ouvrit après qu'un employé en uniforme bleu eut brièvement discuté avec le chauffeur.

Lorsque le fourgon avait traversé l'usine dans l'autre sens pendant la nuit, Vincent n'avait pas remarqué les camions garés dans la cour, ni les allées et venues des chauffeurs. Apparemment, les chauffeurs qui conduisaient les camions à la campagne ne pouvaient pas les conduire dans la ville et vice-versa. Cela pouvait vouloir dire que les chauffeurs qui étaient autorisés à traverser la campagne étaient des cyborgs, mais ce n'était qu'une supposition de sa part.

Dans l'après-midi, après être rentré à la caserne, Vincent sortit en ville pour acheter un journal, qu'il décida d'aller lire tranquillement dans un café.

Il fut surpris d'apprendre que l'invasion avait commencé la veille. L'article citait un communiqué du Premier Ministre, qui indiquait que plusieurs centaines de milliers d'étrangers étaient entrés de force et sans visas sur le territoire, commettant des dégradations (*muwimyezda*) dans des exploitations agricoles, ce qui avait entraîné des heurts avec les forces locales de défense. L'article n'en disait pas plus et se perdait dans des hypothèses sur l'ampleur réelle des dégradations, sur le sens du mot *qualëkhyezda* (heurts) et sur l'éventualité de nouvelles intrusions.

Le soir même, Vincent apprit qu'il ne retournerait pas garder la route du sud-est : le haut commandement de la milice avait décidé qu'il était plus utile de veiller à ce que la population garde son calme que de garder une route déserte.

Plusieurs semaines passèrent, et Vincent, fasciné, suivit en direct le changement de ton des articles : les journalistes recopiaient toujours mot pour mot les communiqués du gouvernement, qui parlaient toujours de *muwimyezda* et de *qualëkhyezda* et déploraient le chaos qui régnait à la frontière sud-est. Mais ils citaient aussi la presse padzalandaïse, qui parlait de massacres. Une carte, notamment, horrifiait et fascinait Vincent : on y voyait le Niémélaga, avec Dibadi en position vaguement centrale, et une grosse tache grise qui recouvrait tout le sud-est, avec ce commentaire :

"Cette tache grise sur la carte, c'est la zone où sont venues mourir deux millions de personnes, mitraillées sans relâche par les micro-avions des Niémélagans, égorgées sans pitié par les humanoïdes à la peau verte lorsqu'elles sont blessées ou trop épuisées pour se défendre. Là où les micro-avions ne vont pas, près de la frontière, trois millions de personnes sont en train de mourir de faim dans des camps de fortune. Le gouvernement padzalandaïse s'est déclaré conscient de ses responsabilités et projette d'envoyer une force d'intervention dans le cadre du protectorat. Le Premier Ministre niémélagan s'est opposé à cette mesure et demande une renégociation du traité."

À la caserne, le capitaine Baltë semblait particulièrement bien renseigné sur les réalités des combats et il ne se faisait pas prier pour raconter ce qu'il savait :

"Soixante-quinze mille micro-avions, c'est pas suffisant pour stopper trois millions de personnes. Les micro-avions ont un tir très imprécis, ils peuvent disperser un groupe compact, mais il leur faut du temps pour tuer un individu isolé au milieu des arbres. Beaucoup d'envahisseurs ont des fusils et ils tirent nos micro-avions comme les chasseurs tirent les perdreaux. Je n'ai pas les chiffres exacts, mais je crois que nous en avons perdu plusieurs centaines."

Il fit la grimace et reprit son récit :

"Les micro-avions agissent plutôt la nuit, leur vision infrarouge leur permet de repérer les humains endormis sous des couvertures et de leur tirer dessus à courte distance. Des micro-avions porteurs de grenades sont en train d'être fabriqués, mais il faudra plusieurs semaines pour qu'ils soient opérationnels. On a aussi de bons résultats avec les snipers klelwaks embusqués. En attendant, les cadavres des envahisseurs pourrissent dans la nature et les rats prolifèrent. Un huitième du pays est envahi par des étrangers armés, les stocks de grain et de légumes sont pillés, le bétail et la volaille sont dévorés sur place. Bref, un huitième de notre production agricole est perdu. Il faudra se serrer la ceinture."

Il ajouta en hochant la tête :

"Lorsqu'ils seront prêts, les micro-avions largueurs de grenades attaqueront les camps situés près de la frontière. Ce sera peut-être suffisant pour dissuader les réfugiés de passer, je l'espère mais je n'en sais rien. En mettant les

choses au pire, d'après le haut commandement, les réfugiés pourraient envahir tout le quart sud-est. Pas plus, parce que des gens qui n'ont rien à manger ne peuvent pas marcher longtemps. Les klelwaks et l'armée défendront les stocks de vivres jusqu'à la mort. Les réserves qui ne peuvent pas être défendues sont brûlées, le bétail abattu. Ceci étant, si cet hiver les Dibadiens doivent se passer d'un quart de la nourriture qu'ils consomment habituellement, il faudra s'attendre à des émeutes, et la milice sera en première ligne. Il ne faut pas se leurrer, il y aura de la casse."

La guerre occupait les esprits et les conversations. Diletyet était particulièrement angoissée. Dans son enfance et son adolescence elle avait vu son pays dévasté, des gens tués dans les rues, des atrocités sans nombre qu'elle ne voulait même pas décrire. Elle n'avait plus d'appétit et dormait mal.

Vincent était inquiet, comme tout le monde, mais il était aussi excité par l'idée d'aller au combat.

À l'autre extrémité du pays, au nord-ouest, la situation se dégradait aussi, même si aucun coup de feu n'avait encore été tiré. Le Padzaland avait rappelé ses réservistes. L'idée dominante, là-bas, était qu'il fallait profiter des difficultés présentes des cyborgs pour les éliminer une fois pour toutes. Mais les prudents dirigeants padzalandais attendaient de voir dans quel sens le vent allait tourner. La prospérité padzalandaise dépendait largement du tribut, en électricité et en produits alimentaires, que payait le Niémélaga, et ils le savaient.

Un matin, une cinquantaine de jeunes hommes se présentèrent devant la caserne. Vu leurs vêtements bon marché, c'étaient des ouvriers, la fraction de la population réputée la plus hostile à la milice.

"Le pays est en danger, nous sommes volontaires pour aller nous battre" dit l'un d'eux.

Mis au courant, le colonel en personne sortit de la caserne pour les rencontrer, accompagné d'une demi-douzaine de miliciens qu'il trouva sur son chemin, et dont Vincent et l'adjudant Chim faisaient partie.

"Mes amis" dit le colonel aux volontaires. "Quelle joie de voir que le patriotisme existe à Dibadi. Qui l'aurait cru... Je n'ai rien à vous proposer, si ce n'est de me donner vos nom, prénom, adresse et numéro de téléphone. On fera appel à vous lorsque nous aurons des uniformes et des armes pour vous. Pour l'instant on n'a rien. Je..."

Sa voix se brisa, et Vincent vit qu'il avait les larmes aux yeux.

À sa grande surprise, Vincent aussi se sentit les yeux humides. C'était donc ça, la guerre ? Une formidable fraternité entre les hommes, mais dont l'objectif est la mort et la destruction ?

Le colonel sortit un calepin de sa poche et commença à noter le nom et l'adresse de chaque volontaire. Ensuite, il leur serra la main à tous.

"Je peux leur donner un rudiment d'instruction militaire tous les dimanches, mon colonel" dit l'adjudant Chim.

"Moi aussi" s'entendit dire Vincent, un peu inquiet quand même en pensant à la réaction de Diletyet lorsqu'il lui annoncerait la nouvelle.

C'est ainsi que la guerre commença pour Vincent.

CHAPITRE 17

Vincent et l'adjudant Chim se retrouvèrent seuls pour donner quelques heures d'entraînement militaire tous les dimanches à la cinquantaine de volontaires, dont le nombre descendit rapidement à trente. Certains de ceux qui quittèrent le groupe n'étaient pas préparés à accepter la stricte discipline de la milice, d'autres n'étaient pas en assez bonne condition physique.

L'entraînement comprenait de la gymnastique, de longues marches vers la banlieue et retour, avec un sac de dix kilos sur le dos, et quelques cours pratiques : reconnaître les grades, saluer, marcher au pas, s'orienter avec un plan et une boussole, et l'essentiel du règlement de la milice. Au bout d'un mois, le colonel accepta que les

volontaires, baptisés "adjoints-miliciens" apprennent à tirer au fusil. Encore s'agissait-il de vieilles pétoires sorties de l'armurerie.

Les nouvelles du front étaient toujours les mêmes : la famine qui était en train de dépeupler tout le sud-est du continent continuait d'envoyer des populations entières de réfugiés et des pillards au Niémélaga, et les cyborgs en tuaient autant qu'ils le pouvaient. Il n'y avait pas de front au sens militaire du terme, juste une zone, qui couvrait maintenant entre un sixième et un septième du pays, où erraient des groupes d'humains en haillons, souvent armés et toujours dangereux, vivant de ce qu'ils pouvaient voler dans les champs, les vergers et les élevages. Cette "zone rouge" (*pil hi*) ne produisait presque plus rien, même les panneaux solaires étaient détruits par les pillards.

"Tout va bien, tout va bien" disait le capitaine Baltë en se frottant les mains. "Nous fabriquons plus de klelwaks et de micro-avions qu'ils n'en détruisent, et nos usines d'armements tournent à plein. Évidemment, il ne reste plus grand chose pour les civils, la guerre accapare toute la production industrielle, c'est pourquoi les temps sont durs à Dibadi, mais c'est juste un mauvais moment à passer."

Vers le milieu de l'automne, Vincent et l'adjudant Chim furent convoqués chez le colonel. Il n'était pas seul dans son bureau. Un homme très grand et maigre, d'une quarantaine d'années, les cheveux bruns coupés courts et le visage marqué de rides profondes, se tenait debout à côté de lui, les mains dans les poches de son manteau marron de milicien. L'inconnu avait des galons de commandant sur ses épaulettes et sur sa casquette, qu'il avait gardée sur sa tête.

Le colonel, debout au milieu de la pièce, leur dit tout de go : "Messieurs, je vous présente le commandant Quamis Mindi. J'ai décidé, en accord avec le haut-commandement, de faire de nos trente volontaires une section de combat. Les volontaires, qui sont toujours adjoints-miliciens, sont embauchés à temps plein par la milice, à compter de ce jour. Ils seront envoyés, dès la semaine prochaine, pour six mois dans la zone rouge, jusqu'au printemps. Si leur comportement donne satisfaction ils seront intégrés comme miliciens. En attendant, ils restent sous votre autorité, adjudant Albët Chim. Vous êtes promu sous-lieutenant à compter de cet instant, le haut-commandement a donné son accord. Vous, milicien Mantolo Haiakkhuch, vous êtes promu sergent. C'est sympa, non ? Vous passerez cet après-midi tous les deux au secrétariat pour signer les documents. Les six meilleurs volontaires de votre unité sont nommés caporaux. Nous allons leur annoncer la bonne nouvelle tout à l'heure, lorsque la section sera rassemblée."

Sergent ! Vincent n'en revenait pas. Il fallait normalement des années pour atteindre ce grade, dans la milice. Et lui, il avait simplement passé une dizaine de dimanches à travailler. Bien sûr, il y avait les six mois pendant lesquels il serait dans la zone rouge, mais apparemment le risque d'être tué ou blessé serait faible pour son unité, après tout il s'agissait d'une sorte de stage de perfectionnement, le rôle des miliciens était de seconder la police dans la ville, pas d'épauler les militaires à la campagne.

Chim était tout aussi surpris et heureux que Vincent de sa promotion inattendue. Il se tenait tout droit, un sourire béat sur le visage.

Le commandant Mindi prit la parole :

"Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Quamis Mindi. J'ai cinq d'unités semblables à la vôtre sous mon commandement. Au total, un bataillon de 197 hommes, y compris votre section, que j'appelle la section Chim. À terme, j'aurai plusieurs milliers d'hommes avec moi, si la guerre se prolonge. Je ne sais pas s'il y aura autant de volontaires, mais nous avons déjà des plans pour recruter dans les prisons et les refuges pour clochards. J'en ferai des guerriers. Cette guerre est une opportunité et nous ne la laisserons pas passer. Mais je suis venu ici pour une raison précise. Vous êtes des cadres de la milice, je vais donc vous expliquer, rapidement, quel sera notre travail."

Vincent se mordit la langue pour ne pas sourire. "Mindi" signifie jeton métallique en dibadien. Un drôle de nom. *Min-di* : littéralement, métal-rondelle. *Di* se trouve dans de nombreux mots composés, comme *daladi*, pièce de monnaie, et *qolandi*, lobe d'oreille. Quamis est un prénom dibadien banal.

Cela rappela à Vincent un rêve qu'il avait fait récemment. Deux rondelles grisâtres luisaient dans l'obscurité totale, et il entendait des bruits étranges et inquiétants, comme si des objets métalliques s'entrechoquaient derrière des rideaux. Un sentiment d'angoisse insupportable l'avait étreint et il s'était réveillé.

Plus tard, il avait compris le sens de son rêve. Le mot *ba* signifie "rien" en dibadien. Il est plutôt moins fréquent que son synonyme *haluszta*, mais on le trouve dans des phrases courantes comme *nai chi mung ba*, "je n'ai rien fait". Dibadi, c'est *di-ba-di*, rondelle-rien-rondelle. C'est un hasard, bien sûr, l'étymologie de "Dibadi" est inconnue, le nom provient de la langue des anciens habitants de la région. Dans son rêve, Vincent avait vu deux rondelles séparées par du vide, et il avait ressenti de l'angoisse. Un message de son inconscient, peut-être, lui révélant ses véritables sentiments.

Il fut tiré de ses rêveries par la voix perçante du commandant :

"Ces volontaires sont des patriotes. C'est bien. Mais politiquement, ils ne sont pas fiables. Après la guerre ils retourneront dans leurs usines et dans leurs appartements délabrés, et on les retrouvera contre nous pendant les grèves et les émeutes. Avec cette différence qu'ils sauront faire la guerre. Ça ne se fera pas, c'est trop dangereux pour le Niémélag. Mon travail, et le vôtre, Chim et Haiakkhuch, consistera à en faire de vrais miliciens, et pas des ouvriers en uniforme. Nous ferons le nécessaire pour qu'ils restent des miliciens après la guerre."

Quamis Mindi regarda Chim et Vincent droit dans les yeux : "Le colonel Kaiushtayi vous a parlé d'un séjour de six mois en zone rouge. Il a eu raison. Mais si la guerre n'est pas finie d'ici là, le séjour en zone rouge deviendra permanent, et le recrutement des volontaires sera intensifié. Mon bataillon deviendra un régiment, et s'il le faut une brigade. Vous ne serez pas oubliés, messieurs, vous monterez en grade beaucoup plus vite que les miliciens qui resteront à Dibadi."

Chim leva timidement la main :

"Et quand la guerre sera finie, mon commandant ? Est-ce que nous rentrerons tous chez nous ?"

Quamis Mindi ricana : "En ce qui me concerne, lieutenant, j'aimerais bien vous faire plaisir. Mais lorsque nous aurons vidé les prisons, ce ne sera pas pour les remplir de nouveau avec les mêmes. Ils seront encore plus dangereux qu'avant, parce que nous leur aurons appris à tuer. Non Messieurs. Après la guerre, nous resterons mobilisés. Nous serons stationnés en permanence sur la frontière, pour la sécuriser."

Le commandant ricana en voyant le visage dépité de Chim et Vincent. Il leur dit d'une voix joyeuse :

"Je vois que vous faites la grimace. Alors, voilà la bonne nouvelle... Nous vivrons comme des seigneurs. Nous aurons des femmes, autant de femmes que nous pourrions en capturer, et nous serons riches. Mais ceci, je vous le dis à vous en tant que cadres de mon bataillon. Laissez vos hommes penser ce qu'ils veulent. Ce que je viens de vous dire n'est pas un secret, mais je ne veux pas que vos hommes pensent qu'ils ne rentreront jamais chez eux. Tout le monde ne restera pas mobilisé, voilà ce qu'il faut dire. Et d'ailleurs, c'est la vérité."

Vincent et Chim quittèrent le bureau du colonel la gorge serrée, malgré leur promotion, car ils venaient d'apprendre que pour eux la guerre ne finirait jamais. Désormais, ils étaient sous les ordres de Quamis Mindi, pour le meilleur et pour le pire.

Diletyet prit très mal la nouvelle du départ de Vincent, et il crut un moment que leur liaison était terminée, mais elle finit par sécher ses larmes et elle sembla se faire une raison.

La semaine suivante, un autobus loué par la milice emmena la section Chim du bataillon Mindi vers la zone rouge. Le trajet fut long, toute une journée. Vincent et Chim, assis côte à côte, n'étaient pas pressés d'arriver : plus Dibadi était loin de la zone rouge, mieux c'était.

À la nuit tombante, ils arrivèrent dans un village agricole. Avant de repartir le chauffeur leur dit qu'ils étaient à Tosztihi.

Deux klelwaks de deux mètres de haut, longilignes et vêtus de pantalons et vestes de toile verte, la tête nue, les accueillirent dans une cour de ferme. L'un des klelwaks, qui portait des galons de lieutenant, se présenta sous le nom de Mohawequai.

Chim et ses hommes déposèrent leurs paquetages dans deux granges que Mohawequai leur attribua comme campement.

"Pour ne pas avoir froid la nuit il vaut mieux monter les tentes, même à l'intérieur des granges" dit Mohawequaï. "Je tiens aussi à ce qu'on dépose les armes à l'armurerie. Je vous y conduirai."

Le premier repas à Tosztihi des hommes de la section Chim fut constitué de viande de porc froide et de fruits secs, préparés par des klelwaks. L'eau qui accompagnait le repas avait le même goût douceâtre, chimique, qu'à Dibadi.

Le lendemain matin, après une nuit tranquille, Chim et sa brigade prirent dans un hangar hâtivement transformé en réfectoire un petit-déjeuner composé d'ersatz de café à base de chicorée et de plantes sauvages, que Vincent trouva bien meilleur que le café chimique dibadien, et de tranches de pommes de terre tièdes. Inhabituel, mais nourrissant.

Il y avait des klelwaks partout, des peaux-vertes dont la taille variait d'un mètre vingt à deux mètres, tous vêtus de vert, certains armés de pistolets et de fusils, d'autres pas, vaquant en silence à leurs occupations.

"Je n'avais jamais vu de klelwaks avant hier soir" dit Akohi, le plus jeune des adjoints-miliciens, qui avait tout juste dix-sept ans. "Et les copains non plus."

"Bien sûr" répondit Vincent. "Le sous-lieutenant et moi, on n'en avait vu qu'un, et c'était il y a deux mois."

"Vous croyez que ce sont des démons ?"

"Non. Seulement des robots, connectés par radio à un cerveau artificiel de grande puissance, qui peut gérer un millier d'entre eux à la fois. C'est ce que j'ai lu."

Akohi parut satisfait de la réponse.

Le commandant Mindi passa les voir en fin de matinée, accompagné de son chauffeur, et leur tint un petit discours dans la cour de la ferme, en présence du lieutenant Mohawequaï :

"*Chetencheda*, nous sommes en guerre. Le travail commence donc tout de suite. Nous sommes des gens civilisés, nous respectons le droit de la guerre. Les envahisseurs capturés les armes à la main ne sont pas des soldats, ce sont des francs-tireurs, voire même de simples brigands. C'est ce que dit le droit de la guerre. Il est donc légitime de les exécuter immédiatement. Toutes les armées le font, dans tous les pays. Et vous allez le faire, ici à Tosztihi, parce que c'est votre devoir."

Il y eut des murmures parmi les volontaires, mais Mindi ne se laissa pas impressionner :

"J'ai cru entendre quelque chose... On en discutera tout à l'heure, pendant le repas. Bon, je continue... Pendant les combats, l'immigration continue à Dibadi. La plupart des candidats à l'immigration sont des hommes, c'est pourquoi le gouvernement est obligé de laisser entrer des femmes illettrées, qui parlent à peine le dibadien. Il se trouve que parmi les envahisseurs, il y a des femmes. Beaucoup de femmes, et c'est normal, puisque les femmes essayent autant que les hommes d'échapper à la famine en envahissant le Niémélaga."

Mindi grimaça un sourire :

"Vous voyez où je veux en venir ? Non, pas vraiment ? Alors je vous explique. Le gouvernement a décidé d'envoyer les jeunes filles âgées de dix à douze ans, capturées parmi les envahisseurs, dans des camps près de Dibadi, pour qu'elles apprennent notre langue et les rudiments de notre religion. Le but de la manœuvre est d'en faire de bonnes épouses pour les jeunes hommes qui viennent s'installer à Dibadi, de les marier dès l'âge de quatorze ou quinze ans. Si on essaye de les former après douze ans il est trop difficile de leur apprendre à lire et à écrire en dibadien et de leur faire oublier leurs traditions, et avant dix ans elles sont trop jeunes, il faut attendre trop longtemps pour qu'elles soient épousables, et en attendant il faut les nourrir, les soigner et les éduquer, ça coûte de l'argent."

Les volontaires, et même Vincent et Chim, se demandaient ce que Mindi voulait dire. Vincent commençait à se demander si le commandant n'était pas tout simplement fou.

Mindi parlait toujours :

"Tosztih est un centre de tri. Les jeunes filles âgées de dix à douze ans, en bonne santé et exempte de tares physiques ou mentales, sont envoyées dans des camps d'accueil. Les hommes à partir de quinze ans sont fusillés, pour eux on applique la loi sur les francs-tireurs. Le reste, les femmes et les enfants, est confié à des unités klelwaks et repart rapidement de Tosztih, pour aller dans un autre centre de tri."

"Et qu'est-ce qu'ils deviennent, ces femmes et ces enfants ?" demanda quelqu'un.

"Ils entrent dans une sorte de circuit administratif. On les éloigne de la zone rouge. Le gouvernement négocie leur expulsion, pour ce que je peux en savoir à mon niveau."

Vincent était pétrifié. Il ne s'était pas douté que la guerre aurait cet aspect-là.

Le midi, le commandant resta avec la section Chim pour déjeuner. Il avait apporté dans sa voiture de l'otlakhya et de l'eau-de-vie. Le repas fut particulièrement arrosé. Tout le monde avait envie de noyer sa peur et ses doutes. Mindi buvait comme un trou et encourageait tout le monde à en faire autant. Akohi, qui était le plus jeune de tous, sortit du hangar-réfectoire pour aller vomir.

Avant de partir, Mindi, sur qui l'alcool semblait n'avoir aucun effet, leur adressa une dernière parole :

"C'est la guerre, je vous le rappelle. La désobéissance est punie de mort, vous comprenez tous, *chetencheda* ? Punie de mort. C'est moi qui décide des punitions, et je condamne à mort très facilement. Très facilement. À mort. Ceux qui refusent d'obéir aux ordres sont étranglés par les klelwaks. Étranglés. Votre premier ordre, vous devrez l'exécuter cet après-midi. Au revoir."

Il partit en conduisant lui-même sa voiture, son chauffeur étant allongé ivre mort sur la banquette arrière.

Vincent était ivre comme les autres. Il aurait bien aimé continuer à boire, mais il ne restait plus rien, ni eau-de-vie ni otlakhya. Il s'endormit sur une chaise, les bras et le visage posés sur la grande table de bois.

Quelques heures plus tard, Mohawequai passa dans le hangar-réfectoire, où régnait un désordre fort peu milicien. Il expliqua à Chim que pour tester la motivation des volontaires le commandant avait décidé de les faire participer à des pelotons d'exécution.

La première exécution eut lieu le jour même, juste avant la tombée de la nuit. Mohawequai demanda à Chim de désigner cinq hommes. Chim désigna les quatre adjoints-miliciens les plus âgés, et Vincent.

"Nous les klelwaks, on étrangle les condamnés avec une corde" dit Mohawequai, "mais pour vous, c'est différent. Il faut faire les choses selon les règles."

Les exécutions avaient lieu dans un pré rectangulaire, avec un mur de pierres sèches à une extrémité. Une grille de fil de fer, d'environ deux mètres de haut et un mètre de large avait été fixée au mur. Deux klelwaks amenèrent un homme barbu et chevelu, vêtu de haillons. Il était si maigre qu'il tenait à peine debout. Ils l'attachèrent à la grille avec des cordelettes, lui bandèrent les yeux et fixèrent une demi-feuille de papier blanc sur sa poitrine, là où se trouve le cœur.

"Normalement il devrait y avoir un religieux près de lui pour le préparer à mourir," dit Mohawequai, "mais il ne parle pas le dibadien."

L'homme semblait marmonner dans sa barbe. Peut-être récitait-il une prière.

Vincent et les quatre adjoints-miliciens allèrent chercher leurs fusils à l'armurerie et se placèrent à environ dix mètres du condamné, selon les instructions de Mohawequai. Ils étaient encore sous l'effet de l'alcool et cela se voyait à leurs gestes, à la fois mécaniques et maladroits.

Mohawequai se plaça à côté du peloton et donna les ordres réglementaires, d'une voix forte et ferme :

Lipigoda ! (soldats)

Quan emuskezda.. Sakhali (les fusils... levés)

Mutagehe tom... Mupaya (visez le cœur... feu)

Cinq détonations claquèrent. L'homme s'écroula avec une sorte de hoquet. Du sang coulait sur ses vêtements crasseux, lentement, jusque dans l'herbe fraîche et drue.

Toute la brigade avait regardé.

Vincent avait visé au coeur, et il était sûr d'avoir touché. C'était la première fois qu'il tuait quelqu'un de ses propres mains, et il en tremblait. Mais il était sergent, il devait montrer l'exemple aux autres.

"Maintenant, mes klelwaks vont aller enterrer le corps" dit Mohawequaï. "Normalement on récupère les vêtements, mais les siens sont en si mauvais état et infestés de poux qu'ils nous serviront de combustible."

"Est-ce que c'est tout pour aujourd'hui ?" demanda Chim d'une voix hésitante.

"Oui" répondit Mohawequaï. "Il y en a trente-sept autres à fusiller. Il faudrait les exécuter aujourd'hui, parce qu'ils n'ont rien mangé depuis leur capture. Le village produit beaucoup moins qu'avant à cause de la guerre, et toute la nourriture disponible est envoyée à Dibadi. Il ne reste rien pour nourrir les prisonniers. Mais je vois que vos hommes sont fatigués... Je propose qu'on exécute cinq autres condamnés demain matin, comme ça, tous vos hommes auront participé. Je commanderai la prochaine exécution, et vous commanderez les quatre autres. Le sergent et les caporaux devront aussi commander des exécutions, au moins occasionnellement. S'il y a un problème, si vos hommes sont fatigués par exemple, mes klelwaks étrangleront les condamnés, comme nous faisons d'habitude. Mais le commandant vous punira s'il y a un problème."

Les hommes de la section Chim se regardèrent mutuellement sans rien dire. Le repas du soir fut triste et presque silencieux, ce qui était très inhabituel chez les volontaires, qui étaient tous, en temps normal, de jeunes et joyeux patriotes pleins de vie.

Le lendemain matin, en regardant les exécutions, Vincent craignit que l'un des adjoints-miliciens craque et ne tourne son arme vers les klelwaks. Mais rien de fâcheux ne se passa. Même Akohi, le plus émotif de tous, épaula, visa et appuya sur la détente. Toutefois, Vincent remarqua qu'il avait fermé les yeux au moment de tirer et que le coup était parti en l'air.

Ses camarades n'avaient pas osé en faire autant. Ils étaient à des centaines de kilomètres de chez eux, dans un environnement inhabituel, qu'ils ne comprenaient pas et qui les perturbait. Chim et Vincent, qui étaient leurs chefs et en qui ils avaient confiance, participaient à cette affreuse mise en scène, et cela achevait de les déstabiliser.

Il y avait aussi, peut-être, une autre raison pensa Vincent : ils étaient trente, au milieu de plusieurs centaines de klelwaks. Il aurait été suicidaire de refuser d'obéir aux ordres, et tous le savaient, même si personne ne le disait.

La section Chim procéda à plusieurs centaines d'exécutions dans les semaines qui suivirent.

Heureusement pour le moral des volontaires, il y avait à Tosztihi tout ce qu'il fallait pour faire de l'otlakhya : de l'eau, de l'alcool industriel, du miel (en l'absence d'édulcorant chimique), et des herbes sauvages. Le résultat, savamment dosé, était d'ailleurs meilleur que tout ce que l'on pouvait trouver à Dibadi même. Le jeune Akohi ne participait presque plus aux exécutions, il passait la plus grande partie de son temps à préparer de l'otlakhya pour ses camarades. Il avait trouvé une formule remarquable : 20% d'éthanol, environ 5% de miel, et suffisamment de décoction d'herbes sauvages bouillies pour donner à la mixture une belle couleur dorée avec des reflets verts et un goût inimitable.

Les klelwaks partaient souvent en opération dans les environs, surtout la nuit, et ils ramenaient presque toujours des prisonniers, dont des femmes et des enfants que l'on entendait pleurer dans les enclos où ils étaient enfermés sans nourriture, avec juste un peu d'eau dans des seaux. Le matin qui suivait la capture des prisonniers, les klelwaks les emmenaient, poignets liés et chevilles entravées, dans des remorques tirées par des tracteurs, vers un endroit qu'ils appelaient Ishdahi. Interrogé par Vincent, Mohawequaï lui dit qu'Ishdahi était un autre centre de tri. Il ne voulut pas donner plus de détails.

Les jeunes filles étaient emmenées à l'infirmerie, où des klelwaks en blouses blanches déterminaient leur âge. Celles qui étaient trop jeunes, en mauvaise santé, ou qui avaient l'air d'avoir plus de douze ans, étaient envoyées à Ishdahi. Les autres avaient le crâne rasé, pour éliminer les poux. Vincent les entendait souvent pleurer leurs cheveux perdus. Ensuite elles passaient sous la douche. L'eau était glaciale et les pauvres filles criaient de

douleur. Ensuite les klelwaks leur donnaient un pyjama de toile, des sandales et une couverture, et un autobus militaire les emmenait dans la direction de Dibadi. Leurs anciens vêtements, et leurs maigres possessions (en général, quelques bijoux bon marché) étaient brûlés ou enterrés.

Le commandant Mindi passait souvent à Tosztihi. Il amenait toujours des femmes avec lui, des prisonnières choisies pour leur beauté et leur soumission, et les adjoints-miliciens qui avaient le mieux travaillé avaient le droit de passer une heure avec elles dans une grange. Chim obtint du commandant qu'Akahi puisse passer lui aussi une heure de temps en temps avec les femmes, parce que la fabrication de l'otlakhya était une chose importante, et même indispensable au bon fonctionnement de la section. Mindi accepta, à condition qu'Akahi participe à une exécution au moins une fois par semaine.